

K.W.
8412



Referenz

1109-4



L E

PARADIS DU DANTE.

DESSINÉ AU TRAIT

PAR

PIERRE DE CORNELIUS,

CHEVALIER DE L'ORDRE ROYAL DU MERITE CIVIL DE BAVIÈRE ET DIRECTEUR
DE L'ACADEMIE DES BEAUX ARTS A MUNIC.

AVEC TEXTE EXPLICATIF.

A LEIPZIG CHEZ BERNER.

(1830)

PARADIS DU DANTE
K. W. 8412
^{216e} + A. Lit.



50. 355

AVANTPROPOS.

En 1816 trois artistes allemands du premier ordre formèrent ensemble en Italie la résolution de rétablir la peinture à la fresque, si long tems et si injustement négligée. Le Marquis MASSIMI favorisa leur première grande entreprise dans ce genre, en leur donnant la Villa MASSIMI à décorer. On convint de prendre les sujets des fresques qui devoient y être exécutées dans les chefs d'oeuvre des trois grands poètes de l'Italie, LE DANTE, L'ARIOSTE et LE TASSE. CORNELIUS choisit pour lui le PARADIS DU DANTE et c'est à ce choix que nous devons les neuf feuilles que nous allons soumettre aux amis de l'art et aux admirateurs du grand poète. L'auteur ayant été appelé à Munic par LE PRINCE ROYAL d'alors, SA MAJESTE LE ROY DE BAVIERE actuel au moment où il alloit y mettre

la main, pour être chargé d'un ouvrage infiniment plus vaste, l'exécution de ces dessins n'eut pas lieu et ce fut VEITH qui fit à sa place les fresques d'après le Dante qui décorent la Villa MASSIMI.

Ceux qui jusqu'apresent n'ont pas été dans le cas de pouvoir apprécier l'auteur relativement à l'art véritablement chrétien, se convaincront par la vue de ces feuilles, que, malgré la richesse toute shakespearienne de son talent, ce sont pourtant les productions chrétiennes qui lui sont plus particulièrement propres, de sorte que ces feuilles pourront en quelque sorte leur servir de gage pour ce que leur promet le talent mûri et développé de l'auteur qui les ébaucha dans sa jeunesse, lorsqu'il entreprendra de

représenter des idées et des événements du christianisme, connus et précieux à la nation. Il nous sera donc permis de nous réjouir, que le Monarque dont le tact et la pénétration savent mettre chacun à sa place et lui assigner la sphère qui lui est propre, ait imposé à notre artiste une tâche aussi grande, la plus belle et la plus noble qui put lui échoir, en le chargeant des fresques qui doivent décorer l'Eglise de St. Louis que l'on construit dans ce moment à Munic.

Dans l'explication qui accompagne ces dessins on s'est fait un devoir de ne rien omettre de ce qui paroissoit nécessaire pour faire comprendre l'ensemble du poëme et la grandeur des idées qui y règne. De pareils détails eussent été superflus s'il eut été question d'un poëte généralement répandu. Mais le DANTE, malgré les traductions que nous en avons, n'est pas du nombre de ceux qui se lisent le plus et qui sont le plus appréciés par la majorité du

Munic le 12. Mars 1830.

public; il est trop grand, trop sérieux, trop sévère et il se plaît dans une sphère où bien peu de personnes se trouvent aujourd'hui capables ou disposées à le suivre. Le Paradis surtout est le moins connu; et cependant c'est la partie du poëme assurément la plus belle, la plus riche, mais aussi la plus difficile. C'est ce que l'auteur de ces Explications n'a que trop souvent éprouvé dans le cours de son travail; trop souvent il a dû se rappeler ces paroles du poëte dans le poëme du banquet:

*Canzone, i' credo che saranno radi
Color, che tua ragione intendan bene,
Tanto lor parli faticosa e forte.*

Si donc il lui est arrivé de ne point donner toujours le vrai mot des Enigmes DU PARADIS DU DANTE ou voudra se rappeler pour l'excuser, que tous le Commentateurs du DANTE, anciens et nouveaux, ont eu à peu près le même sort.

PREMIER TABLEAU.

Le DANTE vient de parcourir, conduit par VIRGILE, le royaume des ténèbres et celui de la pénitence et de la purification; celui qui l'avoit conduit jusqu'alors, la sagesse terrestre et mortelle, la raison humaine abandonnée à elle même, ne sauroit l'accompagner plus loin; VIRGILE a disparu en silence, et l'amie glorieuse du DANTE est venue le trouver, et conduit par elle il s'achemine pour parcourir le royaume de la grace et de l'amour, les sphères du Paradis. Ce voyage n'est qu'une ascension de planète en planète, ou de ciel en ciel — chaque planète ayant, selon l'astronomie d'alors, sa sphère ou son ciel particulier avec lequel elle se meut — jusqu' à ce qu' enfin ils aient atteint l'Empyrée, seul immobile et moteur de toutes les autres sphères, le siège de la divinité. Avant d'arriver au premier ciel, qui est celui de la lune, le plus lent à se mouvoir et le plus éloigné de la gloire de Dieu, notre poète et sa compagne traversent d'abord les sphères les plus voisines de la terre, celle de l'air et celle du feu. Les doutes du DANTE qui ne sauroit comprendre comment, avec la pesanteur de son corps, il peut s'élever dans ces subtiles éléments, sont levés par BEATRICE d'une manière

aussi belle que profonde. De même que toute chose créée, lui dit elle, a un but vers lequel elle tend sans cesse, de même il y en a un pour l'homme, et c'est le ciel. Ce n'est point la terre qui est sa véritable patrie; voilà pourquoi, sitôt qu' il est dégagé des liens qui l'attachent à la terre, il monte de lui-même vers le ciel, et cela lui est alors aussi naturel qu' il est naturel au fleuve de descendre et à la flamme de s'élever. C'est pourquoi le DANTE et BEATRICE paroissent dans notre tableau planants dans les airs, comme poussés par le vent, tandis que la position sédentaire des deux autres figures indique qu'elles ont dans cette sphère leur demeure habituelle. Mais qui est BEATRICE? Cette question est trop importante pour l'intelligence de tout le poème, pour que nous puissions nous dispenser de nous y arrêter.

Dès l'âge de neuf ans le DANTE vit et aima BEATRICE, jeune fille à peu près du même âge, la fille de Foulques PORTINARI; et cet amour qu' il conserva avec une fidélité inaltérable, lors même que la mort lui eut enlevé son amie à l'âge de 26 ans, exerça sur toute sa

vie une influence absolument décisive. Jamais passion n'a été dépeinte avec des couleurs plus vives dans toutes les vicissitudes, de la crainte et de l'espérance, de la joie et de la douleur, que ne le fut celle du DANTE, décrite dans sa *Vita nuova*, ouvrage qui seul eut mérité à son auteur une place parmi les premiers poètes de toutes les nations. Il n'est point douteux que bien des personnes n'accordassent à la *Vita nuova* du DANTE la préférence sur les sonnets de PETRARQUE, quand ce ne seroit même que par cette seule raison, que l'amour du DANTE est plus vrai, plus réel que la *fantasia amorosa* de PETRARQUE. Quels sont p. e. les vers de ce dernier que l'on puisse comparer à ce magnifique passage du DANTE:

*Morte, assai dolce ti tegno,
Tu dei omai esser cosa gentile,
Poichè tu se' nella mia donna stata:
E dei aver pietate e non disdegno.
Vedi, che si desideroso vegno
D'esser de' tuoi, ch'io ti somiglio in fede:
Vieni, ch'èl cor ti chiede.*

Mais le DANTE ne voulut pas chanter son amie dans la *Vita nuova* seulement: il résolut de lui consacrer un monument infiniment plus grand et plus noble: à la fin de la *Vita nuova* il l'annonce. — „Après avoir achevé, dit il, ce sonnet j'eus une Vision merveilleuse dans laquelle j'aperçus des choses qui me firent prendre la résolution de ne plus reparler de cette bienheureuse, que je ne fusse en état de le faire d'une manière plus digne d'elle. Et je m'applique, pour y parvenir, de toutes mes forces, ce qu'elle sait bien vraiment, de

sorte que, s'il plait à celui pour qui toutes choses vivent ici bas de prolonger mon existence encore de quelques années, j'espère dire d'elle des choses qui n'ont jamais encore été dites d'aucune autre. Et qu'alors il plaise à celui qui est le dispensateur des graces, que mon ame puisse aller contempler la gloire de cette femme qu'elle révère, de cette bienheureuse BÉATRICE qui, dans sa glorification, voit face à face celui, *qui est per omnia secula benedictus.*

Cette promesse, le DANTE l'a remplie par son oeuvre immortelle de la *Divine Comédie*; il y a érigé à sa BÉATRICE un monument qui fera répéter le nom de cette amie chérie jusques dans les siècles les plus reculés. Notre poète chercha et trouva dans un âge plus mûr la paix de l'ame et la consolidation intérieure de son existence par l'étude de la divine sagesse ou de la théologie: cet objet de la passion de ses dernières années s'identifia pour lors avec celui de l'ardeur de son jeune âge, avec BÉATRICE,

*Quel Sol che pria d'amor mi scaldò 'l petto. *)*

De même qu'elle avoit été durant sa vie son bon ange qui l'avoit empêché de tomber dans des écarts *), de même lui sembloit elle être depuis, dans sa gloire

*) BENVENUTO DA IMOLA, un des plus anciens commentateurs du DANTE, dit sur cette liaison de son dernier amour avec le premier: *Amor talis semper fuit honestissimus, adeo ut nunquam apparuerit signum libidinosi actus in amante vel amata. Hoc autem fuit certissimum prognosticum et augurium futuri amoris quem habiturus erat ad magnam BEA-*

et dans la clarté du céleste séjour, la source de toute consolation et de toute connoissance salutaire, la médiatrice et la manifestation de la grace divine. C'est elle qui a chargé VIRGILE d'aller au devant de lui et de le conduire; c'est par son ordre que les portes de l'Enfer se sont ouvertes devant lui, elle lui a aplani tous les obstacles; le DANTE s'abandonne à sa conduite, il reçoit d'elle les instructions les plus sublimes sur le Royaume de Dieu et ses lois, elle l'accompagne jusques dans l'Empyrée et plus elle s'élève, plus elle devient belle et éclatante de lumière, de sorte qu'à peine le poëte peut encore soutenir son aspect, jusqu'à ce qu'enfin, dans l'Empyrée même, il l'aperçoive dans cette ineffable beauté qui surpasse toute idée, et dont la jouissance entière n'est réservée qu'à Dieu.

BÉATRICE est donc, comme VIRGILE, en même tems une personne véritable et une Allegorie. VIRGILE représente la raison humaine abandonnée à elle seule ou la sagesse de ce monde; BÉATRICE au contraire représente la raison éclairée par la révélation et la grace ou

TRICEM sacram, ad quam erat pronus a natura. (Ap. Muratori Antiquit. Ital. 1. 1232).

*) Dans le Purgat. Chant. XXX. vers 121 svt. BÉATRICE dit :

*Alcun tempo 'l sostenni col mio volto :
Mostrando gli occhi giovinetti a lui,
Meco 'l menava in dritta parte volto.*

Je le soutins quelque tems par mon aspect, il obeissoit à la puissance de mon regard, et c'est ainsi que je le conduisis dans le droit chemin.

la théologie. Il y avoit pour le DANTE une liaison intime entre son amour terrestre mais pur, et l'amour céleste avec la connoissance de Dieu et des choses divines qui en est inséparable, et c'est cette alliance de l'amour céleste avec l'amour terrestre, ou pour mieux dire cette transfiguration du dernier par le premier qui est exprimée dans BÉATRICE d'une manière sensible. Le caractère allégorique de BÉATRICE est clairement indiqué à plusieurs endroits. Dès le commencement, dans le second chant de l'Enfer, où VIRGILE rend compte de la sommation qu'il a reçue d'aller prêter son secours au DANTE, il est parlé, en même tems que de BÉATRICE, de deux autres femmes, qui ne sont autre chose que des allégories, l'une représentant la grace qui prévient *), l'autre, LUCIE, la grace qui éclaire l'homme. BÉATRICE forme avec elles une triple union de graces, elle est la grace qui unit par l'amour, qui donne, par cet amour, la plus parfaite connoissance, la contemplation véritable de Dieu. (Voilà pourquoi c'est elle qui conduit notre poëte). Voilà pourquoi aussi les plus anciens Commentateurs voyent en elle la théologie, non pas naturellement la lettre abstraite de cette science, mais cette fille vivante du ciel, la connoissance béatifiante de Dieu et des choses divines, le don suprême de la grace de Dieu qui nous fait appercevoir ici bas dans un miroir, ce que là haut nous contemplerons de face à face. Au même endroit BÉATRICE raconte d'elle même qu'elle est assise au ciel à

*) Selon LAUDINO et VELLUTELLO; VENTURE prétend qu'elle représente, la bonté divine, et il n'est pas étonnant qu'elle n'ait point de nom, étant trop près de Dieu.

côté de RACHEL. RACHEL représente la vie contemplative en opposition avec LIA qui est l'image de la vie active. (De même que MARTHE et MARIE.) C'est par elle — comme le dit VIRGILE dans le 2^e. chant vers 76 de l'enfer — que l'homme s'élève au dessus de tous les êtres terrestres. Elle est accompagnée des quatre vertus cardinales qui, avant déjà qu'elle ne descendit sur la terre, étoient attachées à son service, et elle apparoit à notre poëte couverte d'un voile blanc, enveloppée d'un manteau verd et habillée de la pourpre d'une vive flamme; ces trois couleurs indiquent les trois vertus chrétiennes, la foi, l'esperance et l'amour *)

Le DANTE est parveun avec sa compagne à la plus inférieure des sphères et qui se meut avec le plus de

*) Il y a encore un endroit très remarquable au dixième chant vers 55 et svts. du Paradis, où le DANTE se hazarde dans le soleil à anticiper pour ainsi dire la félicité de l'autre vie, en voulant s'abimer dans la contemplation de Dieu, sans l'entremise de BÉATRICE ou de la théologie.

*Cuor di mortal non fù mai si digesto
A divozion ed a rendersi a Dio
Con tutto 'l suo gradir cotanto presto,
Com' a 'quella parole mi fec' io:
E si tutto 'l mio amore in lui si mise,
Che BÉATRICE eclissò nell' obblío.*

Jamais coeur humain ne fut si porté à la dévotion et à s'abandonner à Dieu avec toutes les facultés de son amour, que je le fus à ces paroles; et je transportai tellement en lui mon amour tout entier, que BÉATRICE même s'eclipsa de ma mémoire.

lenteur, celle de la lune qui est indiquée dans le tableau. Il y apperçoit des êtres qui lui apparroissent d'abord dans des contours si incertains qu'il les prend pour les reflets d'un miroir, jusqu' à ce qu'instruit par BÉATRICE il les reconnoisse enfin pour des êtres réels. Ce sont ceux qui ont rompu leurs vœux en cédant, il est vrai, à la force, mais non sans quelqu' acquiescement, du moins subséquent, de leur part, et qui pour cela n'ont été admis qu'à cet humble degré de félicité.

*E questa sorte, che par già cotanto,
Però n'è data, perchè fur negletti
Là nostri voti, e voti in alcun canto.*

Ce sort humble en apparence, nous est échu, pour avoir négligé nos vœux et ne les avoir rempli qu'en partie.

BÉATRICE donne dans le cinquième chant la raison, pourquoi une si grande importance est attachée aux vœux une fois prononcés, c'est que, la liberté de la volonté étant le plus grand présent de Dieu et le plus précieux, l'homme qui renonce à cette volonté par le vœu, fait à Dieu le plus grand sacrifice qui lui soit possible, de sorte qu'il ne sauroit, sans en éprouver des conséquences pour sa félicité, retirer son vœu, lors même qu'il y seroit à moitié forcé.

Parmi les esprits bienheureux qui résident dans cette planète deux seulement sont plus particulièrement désignés, c'est PICCARDA qui parle et CONSTANCE. Ces deux là paroissent seules sur notre tableau. PICCARDA issue de la famille des DONATI, une des premières de

Florence, entra dans l'ordre des CLAIRESSES, mais son frère l'en retira de force et la contraignit à se marier. L'autre, CONSTANCE, est la fille du Roi ROGER et l'héritière des Royaumes de Naples et de Sicile. Son mariage avec HENRI, le fils de l'Empereur FREDERIC BARBEROUSSE, rendit les HOHENSTAUFEN maîtres de toute l'Italie meridionale, et cette alliance qui porta la puissance de cette maison à son comble devint en même tems la cause première de sa ruine totale.

*Quest' è la luce della gran GOSTANZA,
Che del secondo vento di Soave
Generò 'l terzo, e l'ultima possanza.*

„Voici l'ombre radieuse de la grande CONSTANCE
„qui du second vent de la Souabe enfenta le troisième
„et sa dernière puissance.“

Le DANTE suit dans ces vers l'ancienne tradition, contredite par les témoignages de tous les historiens contemporains, selon laquelle CONSTANCE auroit été mise par son père dans un couvent à Palerme sur une prédiction du célèbre abbé Joachim qui annonçoit, que si elle se marioit, son mariage seroit funeste à l'Italie. Mais

après la mort de son père et du Roi GUILLAUME son neveu, elle auroit été, avec l'agrément du Pape, tirée du couvent et mariée à HENRI. *) L'artiste a habilement exprimé le sens de ce beau vers de notre poète,

Non fù dal vel del cuor giammai disciolta —

en representant CONSTANCE avec le voile et l'habit de religieuse sous le riche manteau et la couronne d'impératrice.

Quiconque a vu un bon portrait du DANTE, p. e. la gravure de Morghen, conviendra que les traits du poète sont rendus dans notre tableau avec une fidélité et une vérité admirables. Il en est de même pour la vérité historique du costume.

*) Cette narration se trouve dans FAZELLUS *de rebus siculis* T. II. p. 376 *Catan.* 751 fol. et dans BENVENUTO DA IMOLA. Il est assez singulier, que tous les Commentaires que nous avons comparés, sans en excepter les plus récents de LOMBARDI, BLAGIOLI et KANNEGISSER aient adopté la circonstance de l'état religieux de CONSTANCE comme une chose avérée.

DEUXIÈME TABLEAU.

L'artiste a réuni dans ce tableau en un seul groupe des personnages de deux différentes sphères, celle de Mercure et celle de Venus, ce qui est indiqué aussi par les signes de ces deux planètes. Il étoit d'autant plus autorisé à le faire, que le poète lui même déclare, que les bienheureux habitent tous le même ciel et qu'il n'y a de différence entre eux que par leur sensibilité plus ou moins grande au souffle divin qui fait les délices du ciel.

*Qui si mostraro, non perchè sortita
Sia questa spera lor, ma per far segno
Della celestial, ch' ha men salita.*

„Ils se sont montrés à toi à cette place, non pas „parce que telle elle leur est échue, mais pour indiquer „seulement le moindre degré de leur félicité.“

Nous voyons d'abord ici l'empereur JUSTINIEN l'un des milliers de rayons que le DANTE voit luire dans la seconde sphère, qui est celle de Mercure. C'est ici que demeurent ceux qui ont agi et pratiqué la vertu

pour l'honneur et par amour de la gloire, et ils ne sont parvenus qu'à cet humble degré de félicité parceque l'ardeur de la gloire „ne laisse prendre aux rayons du véritable amour qu'un foible essor vers le ciel“

*Questa picciola stella si correda
De'buoni spirti che son stati uttivi,
Perchè onore e fama gli succeda:
E quando li disiri poggian quivi
Sì disviando, pur convien che i raggi
Del vero amore in su poggin men vivi.*

JUSTINIEN est remarquable à notre poète gibelin, surtout en sa qualité de restaurateur du pouvoir impérial en Italie et comme réformateur de la législation romaine. C'est donc absolument dans le sens du poète qu'il est représenté ici dans l'antique costume d'empereur romain. Il tient à la main son code, son véritable *monumentum aere perennius*, qui fait facilement oublier ce que PROCOPE, que d'ailleurs notre poète ne connoissoit pas — rapporte de lui dans son histoire secrète.

Les deux autres personnages de ce groupe appartiennent au ciel de Venus. C'est là le séjour des âmes bienheureuses qui, après s'être livrées dans ce monde à l'amour terrestre et sensuel, se sont pourtant élevées à l'amour céleste et séraphique. *) Voilà pour-quoi CUNIZZA, l'une des habitantes de ce corps céleste, dit d'elle même :

— — — *Qui refulgo*
Perchè mi vinse il lume d'esta stella.

— — — „Je brille ici
„pour avoir été subjuguée par cet astre“
(c. à d. pour avoir cédé à l'amour terrestre.)

Nous voyons aussi FOULQUES, le fils d'un riche marchand gènois établi à Marseille, qui est revêtu des habits pontificaux et qui tient une guitarre, réunissant ainsi les signes de sa première et de sa dernière vocation. Il fut un des plus fameux troubadours de son siècle et célébra surtout dans ses chants ADÉLAÏDE DE ROQUEMARTINE, l'épouse du Vicomte de Marseille, pour laquelle il avoit conçu une violente passion et qui pour cette raison l'exila de sa cour. Elle mourut, et ayant perdu presqu'en même tems par la mort ses illustres protecteurs, les Rois d'Angleterre et d'Aragon, il se

*) *Nel qual pianeta, perchè di sua natura è benivolo, ed inchina gli animi ad amare, finge esserseli rappresentati gli spiriti di quelli, ch'erano stato dominati da tal passione, la qual avengo che primo tendesse a reo e lascivo fine, nondimeno s'era ultimamente convertito in buono, serafico e divino amore.* VELLUTELLO.

dégouta du monde et entra avec toute sa famille dans l'ordre de Citeaux. Il devint bientôt abbé de Toronet et en 1206 il fut élu évêque de Toulouse. Ce fut lui qui presenta St. DOMINIQUE au Pape et qui favorisa la fondation de l'ordre des frères Prêcheurs. Il fut zélé partisan de SIMON DE MONTFORT dans la guerre des Albigeois. Dans la suite il voulut renoncer à son évêché qui étoit tombé dans un grand desordre par les malheureux évènements de cette époque, pour se retirer de nouveau dans un couvent, mais le Légat du Pape s'y opposa et il n'obtint donc le repos qu'il cherchoit que par sa mort arrivée en 1231. Les Mémoires de l'ordre de Citeaux le mettant déjà au nombre des bienheureux, le DANTE pouvoit d'autant plus le placer ici. La guitarre que pince l'ancien chantre provençal et qui accompagna jadis les accents d'une passion terrestre, a reçu maintenant la destination de la harpe de DAVID: car la voix de FOULQUES

„qui réjonit les cieux en se joignant aux chants des „Séraphins“

elle n'entonne maintenant que des louanges et des hymnes à la gloire du Très Haut.

La charmante femme qui est, les mains jointes, derrière FOULQUES et JUSTINIEN, est RAHAB. Elle sauva dans Jéricho les emissaires de JOSUÉ, fut, en reconnaissance de ce service, la seule que l'on épargna avec sa maison lors de la prise de cette ville par les juifs, et adopta la première parmi les gentils la foi du Dieu d'Israël. SALMON, le chef de la tribu de JUDA, en fit son épouse et en eut OBED dont le fils ISAI fut le père de

DAVID. C'est ainsi que cette Cananéenne obtint la grâce d'être au nombre des ancêtres de JESUS CHRIST. On admet communément qu'elle faisoit le métier de femme publique, quand les émissaires de Josué arrivèrent chez elle et que la vraie foi opéra en elle un changement total; cependant le mot hébreux que l'on interprète de cette manière signifie également une aubergiste. Quoiqu'il en soit le DANTE la considère en même tems comme pécheresse pénitente et comme païenne convertie; elle est à son sens pour ainsi dire la MADELÈNE de l'ancien testament, et il avoit d'autant plus de raison de lui attribuer une telle importance et une si haute dignité, que l'apôtre lui même, dans son épître aux Hebreux, XI., 31, élève la force de sa foi, et qu'elle fut dans l'ancien testament ce que les trois mages de l'Orient furent dans le nouveau, la première conquête de la foi en Jehova et dans le sauveur promis. C'est pourquoi aussi elle occupe le degré le plus éminent dans cette sphère; et elle parroit plus resplendissante que les autres, car

*Da questo cielo, in cui l'ombra s'appunta,
Ch'el vostro mondo face, pria ch' altr' alma
Del trionfo di Cristo fu assunta.
Ben si convenne lei lasciar per palma
In alcun cielo dell' alta vittoria,
Che s'acquistò con l'una e l'altra palma.*

C. à d. „Elle fut la première des ames que JESUS CHRIST éleva au ciel dans son triomphe (lorsqu'il tira des limbes les croyants de l'ancien testament) et il étoit juste qu'elle fut placée dans un des ciels comme la palme de victoire qu'il avoit acquise avec ses deux mains (les palmes) — attachées à la croix.“ —

Ici la félicité n'est point troublée par le souvenir des fautes que la fragilité humaine nous a fait commettre sur la terre, et voici la raison que le poète en fait donner à FOULQUES:

*Non però qui si pente, ma si ride,
Non della colpa, ch' a mente non torna,
Ma del valor ch' ordinò e provvide.*

„Ici on ne se repent pas, mais on se réjouit, non pas de la faute qui ne revient pas à l'esprit, mais de la puissance qui ordonne toutes choses et qui a soin de nous.“

Des Anges forment le cadre de ce tableau. Pour bien comprendre cette allusion, il faut se rapeller ici une idée du DANTE, aussi belle que profonde. Selon lui tous les mondes ou les sphères du Paradis reçoivent le mouvement par les Anges ou les puissances célestes qui elles mêmes obeïssent à l'impulsion que leur donne Dieu, qui seul est immobile. De même qu'il y a neuf ciels jusqu'à l'Empyrée de même il y a aussi, selon l'opinion commune des Théologiens, neuf choeurs d'Anges qui ont par conséquent chacun leur sphère céleste qui leur est particulièrement assignée. C'est ce qui fait dire à BÉATRICE (au second chant du Paradis vers 127 — 129.)

*Lo moto e la virtù de' santi giri,
Come dal fabbro l'arte del martello,
Da' beati motor convien che spiri.*

„Le mouvement et l'action des sphères célestes reçoivent leur impulsion des esprits saints, comme le marteau la reçoit de la main habile du forgeron.“

Toutes choses se reproduisent dans les Anges telles qu'elles sont en Dieu et les habitants des cieux, en les contemplant, voient Dieu et ce qui est en lui comme dans un miroir, et peuvent, les Anges étant l'image, le reflet de la connoissance divine, prévoir par là même aussi l'avenir. CUNIZZA l'exprime dans les vers suivants: (Paradis IX. 61 svts.)

*Su sono specchi, voi dicete troni,
Onde risulge a noi Dio giudicante,
Si che questi parlar ne paion buoni.*

C. à d. „Ici dans l'Empyrée, se trouvent les miroirs de Dieu, que vous appelez trones (c'est le nom du troisième chœur des Anges): en eux se réfléchis-

sent pour nous les jugements de Dieu et tu peux donc t'en rapporter à mes paroles.“

Rien de plus agréable que l'harmonieux ensemble de ce groupe, tout formé de contrastes; d'un côté l'air assuré, réfléchi et sévère de l'Empereur législateur, de l'autre côté l'humble dévotion de l'Evêque jointe à un certain air de mollesse qui rapelle encore le Troubadoure et au milieu d'eux cette belle femme, exprimant si bien ce pieux amour d'une ame tendrement dévouée à son sauveur et qui s'est purifiée par cet amour et y a retrouvé sa première innocence — Elle a beaucoup aimé, c'est pour cela que beaucoup de choses lui ont été pardonnées.

TROISIÈME TABLEAU.

Notre voyageur dans les espaces du Paradis est arrivé au soleil qui, comme chef et souverain des planètes, se trouve au milieu d'elles, de sorte qu'il y en a trois au dessous et trois au dessus de lui. L'ascension du DANTE au quatrième ciel s'est faite subitement; il ne s'aperçut pas plus de cette ascension et de son entrée dans le soleil que l'on ne sent approcher une pensée. Comment ne seroit il pas sorti des lois du tems, BÉATRICE le conduisant et l'ayant enlevé subitement avec elle? Le soleil est le séjour des esprits bienheureux qui furent docteurs de l'Eglise ou maîtres de la théologie et qui sont sans cesse maintenant rassasiés, autant qu'il est permis à des êtres finis, par la vue de l'être suprême, par la contemplation de la Trinité et du rapport des trois personnes divines entre elles.

*Tal era quivi la quarta famiglia
Dell' alto padre che sempre la sazia,
Mostrando come spira e come figlia.*

X., 49 — 51.

„C'etoit donc la quatrième famille du père suprême, „qui sans cesse la rassasie en lui faisant voir, comme „il respire et comme il engendre.“

Le poète a exprimé en cet endroit l'idée vraiment sublime, que ces âmes qui dès ici bas trouvoient leur bonheur à étudier, approfondir les choses divines, répandent maintenant dans leur état de glorification une lumière qui surpasse par son éclat celle même du soleil qu'ils habitent, de sorte qu'il les distinguoit dans ce corps lumineux, non pas par la diversité de leurs couleurs, mais uniquement par la vivacité plus ou moins grande de leur lumière. Peut être sont ce ces paroles du prophète DANIEL qui lui suggérèrent cette idée: „Les docteurs brilleront comme l'éclat du ciel, et ceux qui enseignent à beaucoup de leurs frères à être justes lui brilleront éternellement comme les étoiles.“

Ces esprits rayonnants pleins de félicité forment un cercle autour du DANTE et de BÉATRICE et entonnent des chants de la douceur infinie desquels on ne sauroit même se faire une idée, amoins d'avoir, comme notre poète, visité les célestes régions. Ce cercle, après avoir tourné trois fois en chantant autour des deux étrangers, s'arrête et St. THOMAS D'AQUIN, l'un des leurs et „une des brebis du saint troupeau de DOMINIQUE,“ prend la parole pour nommer au poète chacune des fleurs de cette guirlande, comme il les appelle. Tous

ont été sur la terre distingués par leur sagesse et leur connoissance profonde des choses divines, tels qu'ALBERT le Grand, PIERRE LOMBARD, auteur de cette doctrine théologique si célèbre dont on faisoit généralement usage au moyen age, DENIS L'ARÉOPAGITE et RICHARD DE SAINT VICTOR, tous deux mystiques profonds. SALOMON que Dieu donna de sagesse plus qu'aucun autre homme est aussi de leur nombre et THOMAS assure, que de toutes les lumières qui brillent parmi eux, la sienne est la plus belle.

St. THOMAS n'a fait que nommer ses compagnons qu'il s'est contenté de désigner en peu de mots, mais — au onzième chant — voulant lever un doute qui étoit survenu au DANTE, il commence à parler de ces deux hommes qu'au treizième siècle Dieu envoya à son Eglise pour la protéger et la guider, St. DOMINIQUE et St. FRANCOIS D'ASSISE, fondateurs tous deux d'ordres célèbres, et c'est surtout la vertu et la gloire du père des Mineurs que St. THOMAS, le disciple de St. DOMINIQUE s'attache à célébrer. A peine a-t-il achevé, qu'un autre cercle de douze esprits bienheureux vient entourer le premier, aux mouvements et aux chants duquel il se réunit, et du milieu de ce second cercle St. BONAVENTURE, de l'ordre des frères Mineurs, se fait entendre à son tour à l'éloge de St. DOMINIQUE. Tous deux expriment en même temps leurs regrets de voir leurs confrères s'écarter à tel point des grands exemples de leurs fondateurs. St. BONAVENTURE ne tarde pas à nommer aussi les lumières qui sont avec lui; ce sont encore des hommes qui, profondément initiés à la science des choses divines, se sont distingués à différentes époques comme docteurs de l'Eglise et comme théologiens, particulièrement

St. CHRYSOSTOME, ANSELME, HUGUES de St. Victor, l'abbé JOACHIM de Flore et puis, comme dans le premier cercle, un des hommes inspirés de l'ancien testament, le prophète NATHAN.

Considérons un instant le tableau qui représente la sphère du soleil. On conçoit que l'artiste ne pouvoit entreprendre de représenter tous ensemble les vingt quatre bienheureux dont le DANTE a composé ses deux cercles. Il a donc choisi les trois plus marquants dans le nombre et son tableau nous représente St. THOMAS D'AQUIN et ALBERT le Grand du premier, St. BONAVENTURE du second cercle. Le poète lui même a distingué St. THOMAS et St. BONAVENTURE, en leur faisant porter la parole; ALBERT de son côté est celui que St. THOMAS a nommé le premier et qui mérite à tous égards d'être associé aux deux premiers, soit comme contemporain, soit comme confrère du même ordre, soit enfin par la conformité de son caractère, de sorte qu'il forme avec eux une précieuse harmonie. Ils tiennent chacun un livre, ouvert ou fermé, et ils s'annoncent chacun par là comme docteur de l'Eglise ou maître ès sciences.

Cet homme, à l'air sévère et aux traits saillants qui semble abimé dans la méditation, s'annonce par son costume comme étant de l'ordre des Prêcheurs. C'est THOMAS D'AQUIN, la gloire et l'ornement de son ordre, que l'Eglise reconnoit, après St. AUGUSTIN, pour le plus grand de ses docteurs et de ses théologiens. Cet homme qui en moins de vingt cinq ans enseigna avec un succès prodigieux dans les Universités les plus célèbres de l'Europe, qui en même tems convertit par la

verve ardente de ses sermons une foule de pêcheurs et d'incrédules, l'auteur d'une longue série d'ouvrages les plus savants et les plus judicieux, qui développa avec une clarté et une justesse inouïes jusqu' alors les mystères de la Religion — cet homme qui étoit capable d'occuper trois personnes à la fois à écrire sous sa dictée, sur les questions les plus importantes et les plus difficiles de la Théologie, cet homme là eut été en tous temps un des prodiges les plus étonnants de l'esprit humain. Ajoutons à cela, que St. THOMAS joignoit à une conduite pure et irréprochable des austerités sévères, que la science la plus profonde et la réflexion la plus exacte se trouvoient alliées en lui à une véritable sainteté et à l'amour de Dieu le plus ardent, et l'on conviendra que c'est à juste titre que l'Eglise le compte au nombre de ses plus grands héros, tant dans la science que dans la pratique, et que le DANTE avoit bien raison de lui donner dans son poëme une place aussi distinguée.

A côté de lui nous reconnoissons, aux signes de sa dignité de cardinal, le docteur séraphique, St. BONAVENTURE, le grand compatriote de notre poëte que celui-ci pouvoit avoir vu encore dans son enfance. (St. BONAVENTURE étoit né à Bagnarea dans la Toscane et mourut en 1274, lorsque le DANTE avoit neuf ans.) Les traits nobles et doux qu'il a dans notre tableau exprimé parfaitement cette pureté et cette humilité si aimables que ce saint possédoit à un si haut degré. C'est ce BONAVENTURE duquel son maître, ALEXANDRE de HALES, avoit coutume de dire, que lui seul sembloit avoir été excepté du péché originel — le même qui, élu grand maître de son ordre à l'âge de trente cinq

ans, fut constamment un si admirable modèle d'humilité que les Envoyés du Pape qui lui apportoient le chapeau de Cardinal trouvèrent ce Cincinatus chrétien à la cuisine occupé des soins les plus abjects.

Derrière eux nous voyons, avec un visage plein de douceur et de paix religieuse, ALBERT LE GRAND, le maître et le confrère de St. THOMAS. Il porte le bâton pastoral, parcequ'il fut pendant quelques années évêque de Ratisbonne. Toute occupée et active que fut la vie de cet homme souvent employé par les Papes dans les affaires les plus importantes de l'Eglise il trouva le temps cependant de composer des écrits qui remplissent vingt et un tomes in folio! L'Eglise ne l'a point mis au nombre de ses saints et c'est pour cela qu'il ne porte pas, comme les deux autres, une auréole: cependant Grégoire XV l'a béatifié en 1622.

Le groupe de ces trois hommes forme un ensemble parfait. Ils sont les représentants chacun d'une des actions principales du sacerdoce par les quel les s'accomplit l'oeuvre de l'Eglise catholique. Cette oeuvre consiste d'abord dans la réunion de l'ame à Dieu, à laquelle l'ame ne parvient qu'en se détachant du monde, s'élevant par la contemplation vers le ciel et s'entretenant et grandissant sans cesse dans l'amour de Dieu; elle consiste en second lieu dans la conduite spirituelle des ames qui lui sont confiées, la charité active dans l'exercice des fonctions pastorales; elle consiste enfin dans la culture scientifique et le développement raisonné des vérités révélées de la Religion. La vocation toute entière du sacerdoce se trouve comprise sous ce triple mode de son action et se trouve par conséquent

personnifiée pour ainsi dire dans le groupe que nous avons sous les yeux, St. BONAVENTURE nous représentant l'action mystique et contemplative, St. THOMAS l'action scientifique et theologique, ALBERT LE GRAND la vie

active et pratique — c'est là du moins l'idée que nous ont suggérée la vie et le caractère de ces trois grands personnages, aussi bien que l'expression particulière que l'artiste a donnée aux figures qui les représentent.

QUATRIÈME TABLEAU.

Le DANTE est parvenu avec BÉATRICE au cinquième ciel, la sphère de Mars. Encore dans le soleil, il avoit vu s'élever en dehors et au dessus du double cercle d'esprits bienheureux dont il étoit entouré une clarté semblable à la leur; mais de même qu'au tombant de la nuit les étoiles ne se montrent au firmament qu'avec une lueur foible et incertaine, de même alors la lumière des esprits qui habitoient cette sphère supérieure du ciel ne le frappoit que foiblement et d'une manière imparfaite. Mais les yeux de son amie brillèrent en même tems d'un plus vif éclat, et ayant toujours vu sa beauté devenir plus rayonnante et plus sublime toutes les fois qu'ils s'étoient élevés dans une nouvelle sphère, il reconnut à ce signe et à la lueur plus rougeatre de la lumière dont il étoit environné, et sa sortie du soleil et son ascension dans Mars. Le DANTE aperçoit maintenant les esprits bienheureux qui habitent cette planète sous la forme de lumières brillantes comme les précédents, mais de telle sorte, que tous ensemble ils forment comme deux rayons ou deux bandes qui se tra-

versent en forme de croix. Cette croix s'étend sur toute la planète, comme la voie lactée se prolonge dans toute l'étendue du ciel, de sorte que la planète en est divisée en quatre parties dans toute sa circonférence; et sur la croix notre poète aperçoit notre Seigneur JESUS CHRIST resplendissant d'un éclat merveilleux et qu'il ne sauroit dépeindre. Les mouvements que font ces lumières c. à d. ces esprits bienheureux lui semblent comparables au mouvement de ces atomes brillants que l'on aperçoit, lorsque les rayons du soleil pénètrent dans un appartement qui n'est point éclairé d'ailleurs.

Conformément au nom de la planète, ce sont des esprits de héros guerriers qui l'habitent, et naturellement de ceux qui ont acquis de la gloire en combattant pour la cause de Dieu et de la foi. Outre les héros de l'ancien testament et CHARLEMAGNE, le poète nomme donc particulièrement quelques guerriers et capitaines célèbres des Croisades, parmi lesquels il distingue surtout un de ses ancêtres et le chef de sa famille, CAC-

CIAGUIDA, Florentin qui prit part aux croisades sous l'empereur CONRADE IV. CACCIAGUIDA lui dépeint les anciennes moeurs, simples et nobles, de Florence leur patrie commune, et lui prédit son bannissement, mais en revanche aussi la réputation future de son grand poëme. *)

Parmi les héros que CACCIAGUIDA nomme à son neveu comme les lumières les plus brillantes dans la croix, les plus distingués ont été choisis par notre artiste pour en former le groupe que ce tableau nous présente. Que cette figure du milieu commande de respect! Quelle majesté, quelle pénétration, quelle force imposante dans ce regard! Jamais, ce nous semble, ce premier et le plus grand des Empereurs n'a été représenté avec plus de dignité et d'une manière qui réponde mieux à son caractère tel qu'il se peint dans l'histoire. Oui, voilà CHARLES, lui qui étendit son empire depuis l'Ebre jusques à la Raab, depuis Benevent jusques à l'Eyder — lui qui le premier réunit sous un même chef

*) C'est à cette occasion que dans un juste sentiment de son propre mérite il donne à son ouvrage ce beau témoignage:

Coscienza fusca

*O della propria o dell' altrui vergogna
Pur sentirà la tua parola brusca.
Ma nondimen, rimossa ogni menzogna,
Tutta tua vision fa manifesta,
E lascia pur grattar dov'è la rogna:
Che se la tua voce sarà molesta
Nel primo gusto, vital nutrimento
Lascerà poi quando sarà digesta.*

tous les peuples germains, à l'exception des Anglois et des Scandinaves. Ce sont là les traits que doit lui prêter l'imagination de l'historien, quand il veut se représenter cet homme qui après mille ans le ravit encore par le souvenir de ses hauts faits. C'est à juste titre que la place la plus éminente lui a été assignée dans le tableau; car de tous ceux qui ont mérité le nom de héros chrétiens, aucun ne peut se comparer au glorieux CHARLEMAGNE; aucun n'a fait pour le salut de la Chrétienté et l'agrandissement de l'Eglise ce qu'a fait le grand fils de PEPIN, l'adversaire formidable des Arabes, des Normands, des Avars, des Slaves et des Saxons: lui, le premier Empereur Romano-germanique, prince également grand à la guerre comme à la paix, le législateur de son Empire, le protecteur de l'Eglise, le régénérateur de l'instruction, que les poètes allemands, français et espagnols, en rivalisant à chanter sa gloire, n'ont pu faire paroître plus grand par tous les charmes de leur art, que ne le dépeint le rapport simple et fidèle de l'histoire. L'auréole même dont l'artiste l'a décoré n'est que la marque de la vénération que les peuples ont de tout tems portée à ses vertus sublimes et vraiment chrétiennes, et quoique ce ne soit qu'un Pape intrus (PASCAL III.) qui, à la demande de l'Empereur FREDERIC BARBEROUSE, le plaça formellement au nombre des saints, la sanction tacite des Papes légitimes qui succédèrent semble cependant avoir suppléé à ce qu'il manquoit d'authenticité à cette canonisation, et jusques à ce jour plusieurs Eglises, telles que celles de Paris, de Rheims et de Rouen n'ont pas cessé de célébrer sa fête.

A côté de l'Empereur CHARLEMAGNE nous voyons un jeune chevalier dans la vigueur de l'âge qui semble

s'appuyer sur son épée. Bonne épée vraiment qui fit succomber bien des infidèles et qui des premières brilla sur les remparts de Jerusalem — car ce chevalier, c'est GODEFROI DE BOULLON, duc de Lorraine, véritable chevalier chrétien, que l'estime et la vénération de ses compagnons d'armes firent élire premier Roi du nouveau Royaume de Jerusalem. Ce fut lui qui après la prise de la Cité sainte, conservant ses mains pures du sang des vaincus, tandis que les autres pilloient et saccageoient, se rendit nus pieds à l'Eglise du Saint Sépulcre, pour y offrir ses actions de grâces au Dieu des armées. Ce fut lui qui, non moins modeste et pieux qu'il étoit valeureux et brave, refusa de porter les marques de la Royauté, disant qu'il ne convenoit pas de se décorer d'une couronne d'or là où le sauveur du monde avoit porté une couronne d'épines. C'est pour cela que notre artiste ne l'a représenté que comme simple chevalier, sans ornements royaux. GODEFROI assurément n'est point indigne d'obtenir la première place après CHARLEMAGNE, dont il possédoit la piété et le génie militaire et qu'il eut certainement imité dans les vertus et les qualités d'un grand Roi, s'il eut vécu davantage.

Le troisième dans ce cercle de héros est, sous le rapport de son existence terrestre, à une distance de plus de deux mille ans des deux premiers. C'est le premier des capitaines du peuple Israélite, JOSUÉ, le fils de NUN, le successeur de MOÏSE qui hérita, du moins en partie, du génie de son maître. Josué ne sauroit être comparé aux capitaines des autres nations; car sa plus grande gloire est d'avoir été choisi pour servir d'instrument dans la main du Seigneur, d'être pour ainsi dire le glaive du très Haut. S'il a exécuté des choses

extraordinaires, s'il a conquis la terre promise, s'il a subjugué trente et un rois Cananéens, on ne sauroit déterminer ce qu'il faut imputer de tout cela à sa propre force et à son talent de capitaine, ni ce qu'il faut au contraire attribuer au secours, à la main puissante du Seigneur. Lui même a toujours cherché sa plus haute dignité et a reconnue la source de son pouvoir dans sa qualité de chef et de capitaine, nommé par Jehova et dirigé par ses ordres, pour conduire son peuple; jamais il ne s'est attribué le succès de son entreprise ni n'a fait valoir ses propres forces, mais toujours il a rapporté tout à Dieu. Aussi ne fut il pas seulement capitaine, mais aussi prophète, l'interprète de la loi et le législateur de son peuple.

Derrière JOSUÉ nous apercevons un vieux guerrier qu'à la forme grecque de son casque nous reconnaissons déjà comme appartenant à une époque beaucoup plus rapprochée. En effet ce guerrier sévère, c'est JUDAS MACCABÉE, éloigné de douze siècles de JOSUÉ, et tandis que celui-ci avoit été le premier capitaine de la nation qui, par la conquête de la terre sainte, avoit fondé son existence politique, JUDAS fut le dernier heureux et grand capitaine qu'eurent les Israelites et qui, à une époque de détresse et de malheur, protégea la foi contre la puissance tyrannique des Rois de Syrie et contre la trahison et la défection des Juifs même, extermina l'idolâtrie qui s'étoit introduite, purifia le temple profané et sauva la liberté et l'indépendance de son pays. Et tout cela JUDAS l'exécuta avec infiniment peu de moyens, à une époque où la main du Seigneur, qui jadis avoit fait crouler les murs de Jericho devant l'heureux JOSUÉ, sembloit avoir abandonné son peuple. Une

morne tristesse est répandue sur le visage du héros. Le profond abaissement de son peuple, qui n'étoit que trop mérité, en seroit il la cause?

Enfin un cinquième personnage, placé entre CHARLEMAGNE et GODEFROI DE BOUILLON, attire notre attention. La couronne de laurier dont sa tête est ceinte nous indique un Imperator romain. C'est CONSTANTIN LE GRAND que le DANTE toutefois n'a pas placé dans Mars au nombre des pieux et zélés héros guerriers, mais qu'il a mis dans Jupiter avec les princes justes. Déjà dans le second tableau notre artiste s'étoit permis de réunir ainsi les habitants de différentes planètes et n'ayant point consacré un tableau à part à ceux que le DANTE vit dans Jupiter comme formants la figure

d'un aigle, il pouvoit d'autant plus prendre encore ici la même licence. Et le valeureux vainqueur de MAXENCE et de LICINIUS qui dans ses batailles victorieuses déploya le premier l'étendart du sauveur, ne mérite-t-il pas plutôt d'être associé aux guerriers inspirés par la religion? Du moins l'arrêt de mort prononcé contre son généreux fils CRISPUS, sur la fausse accusation de sa belle mère, cette nouvelle PHÈDRE, ne met pas sa justice dans un jour bien favorable. Il est vrai du reste que ce fut un grand acte de justice que d'avoir délivré l'Eglise d'une sanglante persécution, de lui avoir rendu une paix si long tems désirée, et c'est cette considération sans doute, jointe à ses soins assidus pour le rétablissement de la justice dans l'Empire, qui détermina notre poète à lui assigner sa place avec les princes justes.

CINQUIEME TABLEAU.

Nous voyons le DANTE avec celle qui lui sert de guide dans Saturne, la dernière des planètes et la plus éloignée de la terre. Ils y trouvent ceux qui par la retraite, l'humilité, la prière et l'abnégation d'eux mêmes ont purifié leur ame et ont cherché à la rendre susceptible de recevoir les manifestations de Dieu. La beauté de BÉATRICE gagne, par chaque ascension dans une sphère plus élevée, un éclat tel, que le DANTE, incapable de soutenir la lumière étincelante de ses yeux, en seroit anéanti comme SÉMELÉ, si elle souffroit, qu'il vit tout entier son visage rayonnant d'un céleste sourire. *) Ce n'est qu'après avoir obtenu dans la huitième sphère de voir le Christ lui même sous la figure d'un soleil effa-

*) BÉATRICE représente la théologie en general, mais surtout son plus haut degré de perfection, qui est le plus difficile à atteindre, la théologie mystique et contemplative. Ce seroit donc ici, dans Saturne, qu'elle auroit sa véritable demeure, si elle pouvoit habiter ailleurs que dans l'Empyrée, et c'est pour cela qu'elle se revêt ici d'une beauté encore plus éclatante, mais dont l'oeil humain ne sauroit soutenir l'aspect.

çant par son éclat des milliers de lumières qui l'entourent — ce n'est qu'alors qu'il a la force de supporter le sourire de sa haute protectrice.

*Apri — lui dit elle pour lors — gli occhi, e riguarda
qual son io:*

*Tu hai veduto cose, che possente
Se' fatto a sostener lo riso mio. XXIII., 46—48.*

„Ouvre maintenant les yeux et regarde moi telle
„que je suis; tu as vu des choses à pouvoir bien d'o-
„renavant supporter mon sourire.

Les esprits bienheureux apparoissent toujours à notre poëte comme des lumières, et ces lumières il les voit ici monter et descendre une haute échelle. Chacune de ces lumières est plus brillante, selon que l'esprit bienheureux voit avec plus de clarté l'être divin. L'échelle d'or, rayonnante de lumière elle même, semblable à celle que JACOB vit en songe et si haute que le DANTE ne peut en appercevoir le bout, puisqu'elle monte jusques dans l'Empyrée, est une image dont les

théologiens mystiques se servent volontiers pour figurer l'élévation graduelle vers Dieu et vers l'union intime avec lui. C'est ainsi que HENRI SUSO décrit dans son livre des neuf rochers une échelle qui conduit par neuf degrés au ciel, et JEAN CLIMACUS a donné dans son ouvrage principal une instruction complète à la vie contemplative sous la figure d'une échelle à trente degrés (les trente vertus de la contemplation), en commençant par le premier degré qui est l'abandon du monde et la résignation de toutes choses terrestres, et s'élevant ensuite par les degrés ou les vertus de l'obéissance, de la pénitence etc. jusqu' à la prière la plus sublime de l'ame, abîmée dans la contemplation de la gloire divine.

La contemplation, cette élévation de l'ame au dessus de tout ce qui tient à la terre et aux sens, afin de prendre un plus libre essor vers les régions élevées de la vie spirituelle, de parvenir, étant éclairée par la grace, à voir et à admirer les choses célestes, et d'anticiper ainsi par moments, qui ne sont pas fréquents sans doute, la félicité future des cieux — ce bonheur suprême de la vie contemplative n'est guère accordé à ceux qui attachés par leur vocation, comme Ixion, à la rotation des affaires de ce monde, consomment dans ce triste mouvement qui éteint toute la chaleur de l'ame leurs meilleures et leurs plus nobles facultés. Ce fils du ciel, le don de la contemplation, ne descend guère que chez le petit nombre d'élus qui, loin du fracas de ce grand marché, dans le repos d'une solitude ignorée, vouent leur attention toute entière à cet autre monde qu'ils portent dans leur sein. Il n'y a qu'eux qui réussissent à s'élever sur les ailes de la prière et d'un aint ravissement jusqu'au throne du très Haut qui ha-

bite dans une lumière inaccessible et de rapporter de là comme PROMÉTHÉE l'intincelle de vie qui éclaire d'orennavant leurs pas ici bas. Car pour qu'une table puisse recevoir une image que l'on veut peindre dessus, il faut d'abord que toute autre peinture qu'elle portoit auparavant en soit effacée, et c'est ainsi que, si nous voulons que Dieu se communique à l'ame et y imprime son image, il faut qu'elle soit pure et sans tache, que toutes les images terrestres et des choses de ce monde en soient effacées et éteintes. C'est pour cela que les couvents furent de tout tems le véritable séjour de la contemplation, ou bien c'est le besoin de la contemplation qui a fait naître les couvents; et le DANTE ne nomme parmi les bienheureux habitants de Saturne que les fondateurs de la vie monastique, les fondateurs ou réformateurs d'ordres religieux. Notre tableau en représente quatre, St. BENOIT, St. ROMUALD, St. FRANÇOIS D'ASSISE et St. DOMINIQUE. Ces deux derniers ne sont pas expressément nommés par notre poëte, comme habitant cette planète, mais ils sont certainement du nombre des frères de St. BENOIT que celui ci dit y être réunis avec lui; leur éloge à tous deux a été prononcé déjà par St. THOMAS et par St. BONAVENTURE, et plus tard St. BENOIT et St. FRANÇOIS paroissent encore dans l'Empyrée à côté l'un de l'autre. L'artiste a donc bien fait de réunir ici en un même groupe, avec St. ROMUALD et St. BENOIT, ces deux hommes qui d'ailleurs tiennent une place si distinguée dans tout ce poëme et qui sont, plus que tous les autres esprits bienheureux, élevés par l'éloge pompeux qui en est fait dans le onzième et le douzième chants.

Nous voyons sur le devant, enveloppé dans une large robe et écrivant dans un livre, SAINT BENOIT,

père spirituel d'une innombrable quantité de fils. Elu de préférence pour être l'instrument des volontés de Dieu, il se doutait sûrement à peine lui-même des grandes et importantes conséquences que devait avoir son institution et qu'il seroit à bien des égards le bienfaiteur de tous les siècles à venir. Les couvents de son ordre ont été en effet bienfaisants et salutaires pour toute la Chrétienté de l'occident. Ils formèrent pour ainsi dire des arsenaux et des places de sûreté, tant pour la culture et le défrichement des terres, que pour l'établissement et le maintien de la Religion chrétienne parmi des peuples barbares et encore à demi païens, des pépinières où se formoient des prêtres selon la loi du Seigneur, des points lumineux dans la nuit des tems d'où partoient tout ce que l'Europe possédoit d'arts et de science, des asyles enfin où l'opprimé et celui qui étoit fatigué du fracas du monde trouvoient le repos et la sûreté, et recuperoient la paix de l'âme dans un commerce tranquille avec Dieu. Tout cela fut préparé par cet homme dont les traits doux et vénérables nous charment dans ce tableau, tout cela ne fut rendu possible que par l'institution de son ordre. Ici encore ce fut un petit commencement, presque imperceptible, qui produisit de si grandes conséquences qu'à peine notre oeil les embrasse; du grain de moutarde s'est élevé un arbre à l'ombre duquel les oiseaux du ciel peuvent venir se reposer. *) Né à Nursia dans la basse Italie en 480 l'horreur que lui inspire la dépravation des jeunes gens qui étudient à Rome le force à quitter cette capitale, et il se retire dans la solitude la plus profonde, dans une caverne au mont Sublacum. Après trois ans on le découvre, son noviciat

*) St. Marc. 3, 32.

est terminé, la réputation de sa piété éclairée se répand au loin, et autour de lui se rassemblent des hommes qui partagent les mêmes sentiments et qui se rangent sous sa direction. Douze couvents s'étoient déjà formés de cette manière, quand St. Benoît fut chercher une demeure aux environs, sur le Montecassino où il parvint à extirper les derniers restes du paganisme et à convertir les habitants. Il y fonda de suite ce célèbre couvent qui plus tard fut quatre fois détruit et quatre fois rebâti et qui devint la souche et le chef de son ordre lequel alloit sans cesse en s'agrandissant. Il mourut enfin en 544 entre les bras de ses disciples. Le livre dans lequel nous le voyons écrire, c'est la règle de l'ordre, le fruit d'une longue expérience et d'une inspiration divine qu'il laissa à ses disciples, le code d'un peuple nombreux répandu dans tous les pays de l'Europe et contenu par cet unique lien; règle qui réunit si heureusement la vie contemplative à la vie active et dont la sagesse est constatée par une épreuve de douze siècles.

Ce vieillard au regard ferme et pénétrant qui s'appuie sur son bâton, mais dont le maintien dénote une vigueur et une force d'âme à laquelle le corps même participe et qui semble rendre superflu un tel appui, c'est St. ROMUALD qui, 500 ans après St. BENOÎT, fut le fondateur de l'ordre de Camaldule. La manière dont l'artiste l'a représenté répond parfaitement à l'idée qu'on se fait de lui d'après la description que nous en a fait un de ses contemporains, St. PIERRE DAMIAN qui a écrit l'histoire de sa vie. Il vivoit dans un triste tems, à une époque de troubles et de détresse, sous les deux derniers OTHONS et sous HENRI II., époque où chacun se voyoit plus que

jamais réduit à ses propres forces et à ses seules lumières pour se soutenir au milieu du bouleversement général de la société. Mais il y en eut peu qui possédèrent à un degré aussi éminent que St. ROMUALD cette force de caractère alors si nécessaire, une connoissance si claire de leur vocation et une fermeté si inébranlable en ce qu'ils avoient reconnu pour être le bien. Issu d'une famille riche et noble de Ravenne il s'étoit d'abord laissé entraîner par la corruption générale et s'étoit abandonné dans sa jeunesse au dérèglement; mais se ravissant bien tôt, il eut la force de rompre tout à coup tous les liens qui l'attachoient au monde et à ses plaisirs, pour se mettre avec un abandon et une humilité sans réserve sous la conduite et la discipline sévère d'un pieux hermite. Dès lors il passa la majeure partie de sa vie dans la solitude des forets et des montagnes; de sorte que, si St. BERNARD dit plus tard de lui même, que ce qu'il possédoit de connoissance des choses divines il l'avoit presque tout acquis dans les forets et les montagnes, par la contemplation intérieure et la prière, sans autre maître que les chênes et les ormes — St. ROMUALD en auroit pu dire autant, puisqu'il fit la même expérience. Lorsqu'en revanche cet homme, ainsi affermi dans son intérieur et d'accord avec lui même, sortoit par fois de sa retraite pour se mêler des choses du monde — personne ne lui résistoit; ainsi quand il réconcilia OTTON III., à qui aussi il prédit sa mort prématurée, avec la ville de Tivoli qu'il préserva du pillage, comme quand il détermina le doge de Venise, PIERRE ORSEOLO, à déposer une dignité acquise par le crime pour le suivre dans la solitude et y mener avec lui une vie pénitente et pleine d'austérités. C'est ainsi que ROMUALD se monroit au milieu des hommes, sévère

avant tout envers lui même, inexorable avec le mal partout où il le trouvoit. Les grands de la terre même, lorsqu'ils n'avoient point la conscience pure, trembloient du regard sévère de l'homme de Dieu. „Il n'y a personne au monde, disoit RÉGNIER, marquis de Toscane, qui m'inspire de la terreur comme l'aspect de „ROMUALD.“

On reconnoit aisément dans cet autre Saint qui, le regard baissé, tient une croix à la main, le fondateur de l'ordre des Frères Mineurs, St. FRANÇOIS D'ASSISE. On pourroit, en lui appliquant dans un sens plus élevé les belles paroles de l'Antigone de Sophocle, dire de lui qu'il n'étoit né que pour aimer. *) Sa vie entière ne respiroit en effet que l'amour divin; ce qu'il disoit, ce qu'il faisoit, ses écrits, ses poésies, tout ne partoît que de cet amour ardent de Dieu et des hommes. Né d'un riche marchand, PIERRE BERNARDONE, FRANÇOIS dans sa jeunesse se voua aux affaires de son père. Mais il s'aperçut bientôt de la vanité des jouissances et des richesses de ce monde: l'embarras des affaires, les inquiétudes de la cupidité lui répugnent, il jete devers lui toute chose par laquelle son esprit pourroit être détourné de Dieu et qui pourroit ralentir l'ardeur de son amour, il renonce absolument à toute propriété. Ni les railleries de son frère et de ses anciens amis, ni les menaces et les sévices de son père ne peuvent ébranler sa résolution. Il a, selon la belle expression de notre poète, choisi la pauvreté pour son épouse.

*) Ου γαρ συνεχθιν, αλλα συμφιλιν ιβνν.

*Che per tal donna giovinetto in guerra
Del padre corse, a cui com' alla morte
La porta del piacer nessun disserra :*

*E dinanzi alla sua spirital corte
Et coram patre le si fece unito ,
Posciu di di in di l'amò più forte.*

*Questa, privata del primo marito ,
Mille e cent' anni e più dispelta e scura
Fino a costui si stette senza invito. XI., 58—66.*

„Tout jeune encore il choisit en dépit de son père, pour dame de ses pensées une femme à laquelle, pas plus qu'à la mort, aucun mortel n'ouvre jamais la porte des plaisirs. Et devant la cour spirituelle et en présence du père il l'épousa, et depuis l'aima de jour en jour d'avantage. Cette femme, depuis qu'elle avoit perdu son premier mari (JESUS CHRIST), étoit restée pendant onze cents ans et plus, obscure et méprisée, et personne jusqu'à lui ne lui avoit offert la main.“

Libre de tous liens étrangers cette ame aimante put se livrer d'orenavant tout entière à l'objet de son amour, et il n'est pas étonnant, que cet homme surprenant qui sembloit être envoyé sur la terre pour être le héraut de l'amour divin, en ait entraîné beaucoup d'autres après lui et leur ait fait embrasser la même vie qu'il menoit. Dès qu'il y en eut onze de rassemblés autour de lui, il leur dressa, en paroles simples et puisées la plupart dans l'Évangile, une règle fondée sur l'humilité, la pauvreté, la contemplation et une charité active, laquelle fut confirmée par les Papes, INNOCENT et

HONORÉ. St. FRANÇOIS passa pour lors, de l'amour tranquille et purement contemplatif qui se perd dans l'objet aimé, à une vie active qui exerce ses forces à l'extérieur; il retourna dans la société et dans le commerce des hommes, et traversa les villes et les villages en prêchant et faisant des miracles. Il alla même trois fois en Orient, poussé par le désir de convertir les infidèles ou de gagner la couronne du martyr. Il avoit atteint dans cette activité extérieure l'âge de 45 ans, sans que l'ardeur intérieure de son amour en fut le moins du monde affoiblie; le nombre de ses disciples s'étoit accru par milliers — et ce fut alors que lui arriva cet événement extraordinaire qui, rapporté par les contemporains et les amis du Saint, appuyé par une quantité de témoins oculaires, comme fait historique se trouve parfaitement avéré, et dont les marques extérieures durent d'autant plus être indiquées par notre artiste en représentant ce Saint, que le DANTE lui même en fait mention comme du dernier sceau que JESUS CHRIST lui imprima :

*Nel crudo sasso intra Tevere ed Arno
Da Cristo prese l'ultimo sigillo,
Che le sue membra du'anni portarno. XI., 106—108.*

„Sur les roches arides, entre le Tibre et l'Arno, il reçut de JESUS CHRIST le dernier sceau dont ses membres portèrent pendant deux ans l'empreinte.

Ce sont les stigmates dont son corps reçut l'empreinte, lorsque dans les solitudes du mont Alverne JESUS CHRIST lui apparut sur la croix sous la figure d'un Séraphin. St. FRANÇOIS lui même nous rapporte cet événement extraordinaire dans ce beau chant mystérieux

où il raconte, comment il a combattu avec le céleste Eros et comment il a succombé, profondément atteint par les traits de l'amour. *) Il vecut encore deux ans après dans des douleurs continuelles du corps et une joie continuelle de l'ame. L'heure de sa mort qu'il connoissoit d'avance étant arrivée, il se fit porter dans l'Eglise où il avoit pour la première fois entendu la voix du Seigneur; et là, étendu sur le plancher, il prit congé de ses disciples en les bénissant, s'épancha encore une fois en un chant d'allégresse à la louange du Seigneur et prit enfin son essor vers l'objet de tous ses desirs, en abandonnant son enveloppe terrestre, pour rester d'orénavant inséparablement uni à celui, à qui sur la terre déjà il s'étoit rendu aussi semblable que jamais la fragilité humaine put le permettre.

*) *In foco l'amor mi mise
In foco l'amor mi mise
In foco l'amor mi mise
Il mio sposo novello,
Quando l'anel mi mise
L'agnello amorosello.
Poichè in prigion mi mise,
Ferimmi d'un coltello,
Tutto il cor mi divise.*

*Divisemi lo core
E 'l corpo cadè in terra
Quel quadrello del amore
Che balestra disserra,
Percosse con ardore,
Di pace fece guerra.
Moromi di dolciore.*

*Moromi di dolciore;
Nè ven' maravigliate,
Che tai colpi mi son date
Da lancia innamorata;
E 'l ferre è lungo e lato
Cento braccia sappiate
Che m'ha tutto passato.*

*Poi si fer le lanciae spesse,
Che tutto m'agnonizaro:
Al'hor presi un pavese,
E i colpi più spessaro,
Che niente mi difese;
Tutto mi fracassarò.
Con tal forza le stese.*

S. Francisci Assis. et Anton. Pad.
opera Paris. 1641. Fol. p. 57.

Considérons maintenant le quatrième Saint qui, les mains jointes et la tête penchée en arrière, a les yeux fixés sur ce soleil — JESUS CHRIST — qui se fait voir à notre poëte dans la huitième sphère. C'est St. DOMINIQUE, le fondateur de l'ordre des Frères Prêcheurs. La flamme qui brille sur sa tête fait allusion à une ancienne histoire qui rapporte, qu'un jour le Saint Esprit descendit sur lui comme sur les Apôtres sous la forme d'une langue de feu. Contemporain et un des amis de St. FRANÇOIS, il ressembloit au Docteur séraphique par l'ardeur de cet amour divin dont il étoit également animé, par son enthousiasme pur et infatigable pour l'agrandissement du Royaume de Dieu sur la terre, et par le don des miracles — qui le fit appeller le thaumaturge du siècle — et tous deux, sans s'être concertés, poussés uniquement par un vif sentiment de ce qu'exigeoit le bien de l'Eglise, se rencontrèrent dans leur résolution de devenir les fondateurs d'un nouvel ordre. C'est pour cela que le DANTE les appelle l'un et l'autre les roues du char de bataille sur lequel l'Eglise a triomphé des séditions qui la déchiroient:

*Se tal fù l'una ruota della biga,
In che la santa chiesa si difese,
E vinse in campo la sua civil briga:*

*Ben ti dovrebbe assai esser palese
L'eccellenza dell'altra, di cui Tomma
Dinanzi al mio venir fù sì cortese.*

„Si telle fut l'une des roues du char sur lequel
„l'Eglise se défendit et vainquit au combat ses enfants
„révoltés, tu dois par là déjà concevoir l'excellence de

„la seconde, dont St. THOMAS l'a parlé avec tant d'admiration.“

Chacun du reste donna à son ordre la direction et la vocation à laquelle il s'étoit lui même dévoué. St. DOMINIQUE, né en Espagne et formé dès sa plus tendre jeunesse par une excellente éducation à l'amour de Dieu et à l'abnégation de lui même, consacra sa vie toute entière à convertir et à ramener les Albigeois d'Espagne et du midi de la France, infestés d'opinions manichéennes, et loin de s'être permis la violence ou la persécution, comme on s'est plu à le lui reprocher, ou d'avoir été le fondateur de l'Inquisition, il ne dut au contraire tous ses succès qu'à un enseignement et un développement tranquille de la vérité par lequel il combattoit l'erreur et non pas ceux qui en étoient aveuglés, à une douce persuasion, au pouvoir irrésistible de la charité

dont il étoit animé, et à la pratique de la pauvreté et de l'abnégation la plus austère. Et c'est après qu'il eut fait preuve par des conversions sans nombre, dans un combat perpétuel contre la plus opiniâtre de toutes les hérésies et des dangers continuels, de ce que peut la force victorieuse de la parole divine, lorsqu'elle sort d'un coeur plein de charité et d'humilité — c'est alors qu'il conçut la résolution de former une société d'hommes qui communicassent au peuple, par l'enseignement et la prédication, les trésors qu'ils auroient acquis dans la retraite du couvent, par une constante prière et une étude soigneuse des vérités évangéliques; et c'est ainsi que, de l'agrément du chef de l'Eglise, se forma l'ordre des Prêcheurs. Ainsi fut accompli la vision d'INNOCENT III qui avoit vu en songe l'Eglise du Lateran qui chancelloit et menaçoit de tomber, appuyée et soutenue par St. DOMINIQUE.

SIXIÈME TABLEAU.

Ce tableau nous représente la huitième sphère du ciel. Le DANTE y est monté par ordre de BÉATRICE sur la même échelle d'or sur laquelle il avoit vu monter et descendre les esprits bienheureux et il est entré dans le signe des gémaux. Par l'ordre encore de cette amie il se retourne et jette a travers les sept sphères qu'il a parcourues un regard d'adieu sur la terre — car pour pouvoir jouir de la contemplation de la Divinité qui l'attend, il faut qu'il efface de son esprit toute image terrestre, qu'il reconnoisse la terre dans toute sa petitesse; et en effet la terre lui parroit maintenant si petite et si insignifiante qu'il ne peut pas s'empêcher d'en sourire. Il voit ensuite effectivement l'Eglise triomphante c. à d. les chœurs des bienheureux et des élus comme autant de milliers de lumières et au dessus le soleil duquel tous ils reçoivent leur éclat — JESUS CHRIST. Admis à un spectacle si sublime, il se vit dès lors en état aussi de soutenir le sourire de sa céleste compagne. Que pourroit il y avoir au dessus de ses forces, puisqu'il a atteint ce que la théologie peut faire obtenir de plus sublime? „La Rose aussi que le Verbe choisit

pour devenir homme“, la Vierge, mère de notre Seigneur, il l'apperçoit et entend le chant ravissant de l'Archange qui la couronne. Mais bientôt elle est soustraite à ses regards, en suivant son fils dans l'Empyrée où la vue du DANTE ne peut atteindre.

A la prière de BÉATRICE St. PIERRE, le Prince des Apôtres, s'avance en sortant du chœur des bienheureux, la salue, en l'appellant sa soeur, et commence l'examen du DANTE sur les trois vertus théologiques que nous représente le tableau. C'est ici que le DANTE passe de l'état passif, de spectateur et d'auditeur, où il avoit été jusqu'alors, au développement de sa propre activité. C'est à lui à prouver, en subissant cet examen, qu'il n'est pas indigne de la haute et insigne faveur qui lui a fait dévoiler, à lui encore appartenant à la terre, toutes les merveilles du Paradis. On lui demande d'abord „ce que c'est que la foi.“ Encouragé par un regard de sa compagne, il répond par les paroles de St. PAUL et en même temps à la manière de l'Ecole, que la foi est la base de nos espérances et la conviction re-

lative aux choses qui ne tombent pas sous les sens. Questionné encore par l'apôtre, le DANTE déclare, que sa foi s'appuie sur l'écriture sainte de l'ancien et du nouveau testament que, par rapport aux miracles, il croit être la parole de Dieu, et que parmi ces miracles la propagation de l'Évangile, en dépit de tous les obstacles, à elle seule lui paroit décisive. Après qu'il a ajouté qu'il croit dans le Dieu qui est un en trois personnes, l'apôtre l'embrasse trois fois en le bénissant.

Du même chœur de bienheureux se détache pour lors l'apôtre St. JACQUES qui l'interroge de même sur l'espérance. BÉATRICE prend la parole pour son protégé et déclare, que nul membre de l'Église combattante ne le surpasse quant à la force et à la vivacité de l'espérance, et que c'est pour cela, qu'avant le tems, l'aspect de la Jérusalem céleste lui a été accordé. Interrogé, sur ce que c'est que l'espérance, le DANTE répond d'après St. THOMAS D'AQUIN, que c'est l'attente certaine de la félicité à venir produite par la grâce et par les mérites, et que ses lumières là dessus, il les a puisées dans les psaumes de DAVID et dans les lettres de St. JACQUES lui même. *)

Lorsqu'enfin St. JEAN apparoit comme le troisième, le DANTE est tellement ébloui par son éclat, qu'il ne peut plus distinguer sa compagne. Car tel est l'essor qu'a pris cet aigle, tant dans son Évangile que dans l'Apocalypse, que l'esprit humain, avec l'aide même de la théologie, est hors d'état de le suivre à cette hau-

*) Le DANTE attribue par erreur à St. JACQUES le majeur, frère de St. JEAN, l'Épître canonique.

teur où il a reconnu la divinité du Logos et le mystère de l'incarnation. Le disciple de l'amour examine notre poète sur l'amour. Le DANTE témoigne, que la raison et la révélation, la philosophie et l'écriture, et particulièrement St. JEAN dans son Évangile lui commandent d'aimer par dessus tout le souverain bien qui est l'unique bien dont tous les autres ne font qu'émaner. Interrogé encore par l'apôtre, il ajoute, qu'en general tout ce qui est capable de diriger le cœur de l'homme vers Dieu, soit la considération du monde, soit celle de sa propre existence, la mort réparatrice du Seigneur, l'espérance du Chrétien, tout a contribué à élever et à fortifier son amour. A ces mots retentit le chant des esprits bienheureux qui, conjointement avec BÉATRICE, entonnent le sanctus, la vue est rendue à notre voyageur et il lui est permis de revoir son amie.

L'artiste a choisi le moment où St. JEAN adresse au DANTE sa question sur l'amour. La physionomie du grand Florentin exprime parfaitement la ferme assurance et le juste sentiment de lui même avec lesquels il expose sa confession que, pur des souillures de tout amour terrestre, son cœur est tout entier à celui qui seul est digne d'amour et d'un amour exclusif. BÉATRICE qui, selon la signification qui lui est donnée, tient un livre à la main, passe son bras autour de son protégé et par son regard lui inspire du courage et de la fermeté. Notre oeil s'arrête avec complaisance sur cette figure noble et svelte, d'autant plus que c'est la dernière fois que nous la voïons. Que l'air serein et tranquille de St. JACQUES fait bien à côté de la sombre sévérité de St. PIERRE et de l'aimable douceur de St. JEAN! Cependant cet air sévère est parfaitement à sa place sur la

figure du Prince des apôtres qui déjà songe à là réprimande qu'une juste colère va lui faire prononcer. Car après que le Paradis tout entier a chanté à la gloire du Père, du Fils et du Saint Esprit et que le DANTE a temoigné son ravissement dans ces beaux vers :

O gioia! o ineffabile allegrezza!

O vita intera d'amore e di pace!

O senza brama sicura ricchezza!

Oh joie! Oh ineffable bonheur!

Oh vie pleine d'amour et de paix

Oh richesse sans crainte ni désir!

tout à coup il se fait un profond silence, St. PIERRE pâlit et élève la voix contre le premier siège de l'Eglise où régnoit alors une si grande corruption, il tonne contre ses successeurs dégénérés et, tandis qu'il parle, tout le ciel se teint de pourpre et BÉATRICE également rougit de honte et d'indignation.

St. JACQUES semble ne pas se douter de ce qui se passe dans l'ame de son grand confrère. Lui qui a parlé

avec le DANTE de l'espérance, se trouve déjà dans la tranquille possession de tout ce que le mortel est capable seulement de pressentir comme étant l'objet de tous ses desirs; il n'y a plus pour lui rien à demander, rien à désirer ni à chercher, ni combat ni changement, et de là cette belle sérénité de son visage, comparable au miroir d'une eau limpide. Et Saint JEAN! qui pourroit ne pas reconnoître en lui le disciple bien aimé du Seigneur qui a reposé sur son sein et dont la vie toute entière ne fut que l'expression, la manifestation active de cet amour?

Questi è colui, che giacque sopra 'l petto

Del nostro Pellicano: e questi fue

D'in su la croce al grande uficio eletto.

XXV., 112 — 114.

„Voilà celui, qui fut couché sur le sein de notre „Pélican, et c'est lui qui fut élu de dessus la croix pour „remplir les grands devoirs du fils.“

SEPTIÈME TABLEAU.

Les sujets des trois derniers tableaux sont pris dans le ciel, dans l'Empyrée. Le DANTE a vu dans le ciel de cristal, le *primo mobile*, les neuf cercles d'anges tournants autour de leur centre qui est Dieu; de là il s'est élevé avec BÉATRICE dans l'Empyrée; mais ici la beauté de sa protectrice a pris un éclat si extraordinaire, qu'il n'y a que Dieu seul qui en puisse complètement jouir — *che solo il suo fattor tutta la goda*. L'oeil encore terrestre du DANTE voit un fleuve brillant de lumière, roulant ses ondes à travers des rivages jonchés de fleurs, et des étincelles qui s'élèvent du fleuve, pour aller se poser sur les fleurs du rivage; mais par ordre de BÉATRICE il plonge son visage dans le fleuve et boit de ses eaux, et tout à coup il aperçoit toutes ces choses telles qu'elles sont, et le fleuve rayonnant qu'il avoit vu couler en long, il le voit maintenant qui forme un cercle, sans commencement ni fin — car son oeil doué maintenant d'une force nouvelle, franchit les bornes du tems et de l'espace pour reconnoître l'infini — les étincelles qui partoient du fleuve et les fleurs du rivage, il les reconnoit maintenant comme étant les deux choeurs d'esprits bienheureux que forment les

anges et les hommes. Au dessus du cercle de lumière au moyen duquel les êtres créés peuvent contempler Dieu, lumière dont la lumière élémentaire n'est que le voile et l'enveloppe — il voit une rose blanche dont les feuilles innombrables forment les sièges des célestes habitants, et les rangées de ces feuilles forment les cercles ou degrés qu'occupent les bienheureux. Semblables à un essaim d'abeilles, les anges viennent se poser sur les feuilles et dans le calice de cette Rose avec les hommes bienheureux, pour ensuite s'élever de nouveau dans la région supérieure; mais jamais il ne s'empêchent les uns les autres de jouir dans toute sa plénitude de la gloire de Dieu; car rien ne peut résister à cette lumière qui émane de lui et qui pénètre par tout.

Notre fortuné voyageur, après avoir considéré avec des yeux ivres de bonheur l'ensemble de ces régions de la lumière éternelle et passant à un examen plus détaillé, voit que le Paradis est divisé en deux parties qu'il distingue dans les rangs des feuilles de la Rose et dont l'une est occupée par les bienheureux de l'ancien testament qui ont cru au sauveur à venir et l'autre

par ceux du nouveau testament qui obtinrent le salut par la foi dans le Christ qui étoit venu. D'un côté toutes les places sont occupées, de l'autre il y a, entre celles qui sont occupées, des places vuides réservées à ceux qui doivent venir encore. La démarcation est établie d'un côté par la Vierge, mère de notre Seigneur, assise au premier degré de la Rose, ayant au dessous d'elle, de degré en degré, EVE, RACHEL, SARA, JUDITH et RUTH, de l'autre côté par St. JEAN BAPTISTE au dessous duquel sont placés St. FRANÇOIS, St. BENOIT, St. AUGUSTIN. Tout auprès de la Vierge se trouvent ADAM et St. PIERRE, près desquels à leur tour se rangent MOÏSE et St. JEAN l'apôtre.

L'artiste qui a choisi les plus distingués parmi les habitants de l'Empyrée, pour en former les groupes du septième et du huitième tableau, n'a pu s'astreindre sévèrement à la disposition du poëte, tant parceque celui ci a placé là des Saints qu'il avoit déjà fait paroitre dans des sphères inférieures, que parceque les choeurs et les familles des esprits bienheureux réunis dans l'Empyrée ne se trouvent pas tous représentés par ceux qu'il a nommés. L'artiste a donc omis dans ces deux tableaux ceux qui avoient déjà paru dans les précédents, tels que St. PIERRE, St. JEAN l'Évangéliste, St. FRANÇOIS, St. BENOIT, et en revanche il a placé par un heureux choix dans chacun un personnage qui n'est pas nommé par le DANTE. Le premier groupe que nous avons sous les yeux réunit ADAM, St. ÉTIENNE, St. PAUL et MOÏSE. Le premier homme, facile à reconnoître à sa nudité primitive, a déjà apparu au poëte dans la huitième sphère avec les trois grands apôtres et y a répondu à quelques unes de ses questions. Mais

ici, dans l'Empyrée qui est sa véritable demeure, il occupe la première place à la gauche de MARIE, et lui et Saint PIERRE sont appelés les deux racines de la Rose, Adam étant le chef et le premier membre de l'ancienne alliance, et St. PIERRE, le premier pasteur de l'Eglise, celui de la nouvelle:

*Que' due, che seggon lassù più felici,
Per esser propinquissimi ad Augusta,
Son d'esta rosa quasi due radici.*

*Colui, che da sinistra le s'aggiusta,
È 'l padre, per lo cui ardito gusto
L'umana specie tanto amaro gusta.*

XXXII., 118 — 123.

„Ces deux, les plus heureux qui siègent dans cette région, étant les plus voisins de la Reine des cieux, forment pour ainsi dire les deux racines de cette Rose. Celui qui se range à sa gauche est notre père qui par sa téméraire degustation fait goûter tant d'amertume au genre humain.“

Vis à vis est le plus grand des prophètes, le guide et le législateur du peuple élu, celui dont il est écrit que le Seigneur lui a parlé face à face, comme un ami parle à son ami. Il est représenté tel que l'Écriture le dépeint, comme le plus debonnaire, mais aussi le plus ferme et le plus inflexible des hommes. Son regard dénote le chef vigoureux en même tems que le prophète éclairé, et non seulement les rayons qu'il porte sur la tête — mais sa phisionomie tout entière nous rappelle cette clarté dont il étoit environné en revenant

du Mont Sinäi où il avoit communiqué avec le Seigneur — cette clarté que les apôtres virent également quand le prophète leur apparut à côté du fils de Dieu dans la transfiguration. — A côté de MOÏSE est assis l'apôtre des gentils, celui que le CHRIST lui même, et non pas le CHRIST mortel, mais le CHRIST glorifié et siégeant à la droite du père a converti et appelé à son service, St. PAUL qui avec ses armes formidables et victorieuses combatit plus qu'aucun autre le Royaume des ténèbres, du péché et de l'erreur, et l'ébranla jusques dans ses fondements; lui qui annonça l'Évangile avec autant de force et d'intrépidité à la face de ses frères furieux de la synagogue, que devant l'Aréopage d'Athènes et les courtisans de Néron. L'épée qu'il tient à la main indique seulement qu'il a versé son sang pour le Sauveur au service duquel tous les instants de sa vie furent consacrés; c'est en même tems le symbole

significatif de la force et du pouvoir irrésistible de sa parole. — Après le grand apôtre nous appercevons d'abord celui qu'il avoit un jour, dans le tems de son aveugle obstination phariséenne, eu du plaisir à voir assassiner, — St. ETIENNE, le premier qui confessa le CHRIST au prix de son sang, le disciple fidèle qui rendit l'esprit sous les coups de pierre des Juifs, ses persécuteurs, et qui, à l'exemple de son divin maître, pria pour ses meurtriers au moment de sa mort. Le DANTE à la vérité ne fait point mention de St. ETIENNE au nombre des bienheureux, mais l'idée est heureuse assurément d'avoir réuni ici ces deux hommes qui, séparés de leur vivant par une déplorable erreur, louent et adorent maintenant dans une heureuse et éternelle concorde celui qui les appella tout deux, quoique plus tard l'un que l'autre, pour participer à son Royaume et répandre sa doctrine.

HUITIÈME TABLEAU.

Ce tableau représente le deuxième groupe de l'Émpyrée. — Le premier personnage qui s'offre à nos regards est ST. JEAN BAPTISTE — le dernier des prophètes et en même tems le premier proclamateur du nouveau Royaume de Dieu qui venoit de commencer sur la terre, prophète qui, au lieu d'annoncer, comme les anciens, le Messie à venir, fut chargé d'annoncer celui qui étoit venu. Que sa figure et tout son maintien peignent bien le sévère prédicateur de la pénitence et de la contrition, l'élève austère du désert, le prophète tout rempli de l'esprit de Dieu! Le DANTE a assigné au glorieux précurseur de notre Seigneur la place la plus éminente, vis à vis de la Vierge MARIE, *) et il

*) *E, come quinci il glorioso scanno
Della donna del cielo, e gli altri scanni
Di sotto lui cotanta cerna fanno,*

*Così di contra quel del gran Giocanni,
Che sempre santo il deserto e 'l martiro
Sofferse, e poi l'inferno da due anni.*

XXXII, 28 - 33.

y étoit autorisé par cette parole de JESUS CHRIST lui même, qui dit, que de tous ceux qui étoient nés de la femme il n'y en avoit pas de plus grand que JEAN. La haute mission d'annoncer au monde le Dieu qui s'étoit fait homme, et de lui préparer les voies, ne pouvoit être confiée en effet qu'à un homme infiniment élevé au dessus du reste des mortels et sanctifié déjà pour ainsi dire avant que de naître. Comme la vie de Saint JEAN se rapporte toute entière au CHRIST, il nous est représenté aussi montrant du doigt — le CHRIST; car, d'après la dispo-

„De même que de ce côté le siège glorieux de la Vierge et les autres au dessous d'elle forment une si grande séparation; ainsi de l'autre celui de Saint JEAN, ce grand homme, qui, toujours saint, souffrit le désert et le martyre et enfin un enfer de deux ans.“

Ces dernières paroles font allusion à la mort de St. JEAN qui précéda de deux ans celle de JESUS CHRIST, lesquels deux ans il passa aux limbes, jusqu'à ce que l'homme Dieu, ayant par sa mort réparatrice ouvert les portes du Paradis, le fit monter avec lui dans le Royaume des cieux.

sition des tableaux telle qu'elle étoit projetée pour l'exécution, le CHRIST se fut trouvé, dans le neuvième tableau, exactement audessus de St. JEAN.

En face de St. JEAN nous voyons un évêque occupé à écrire dans un livre; c'est Saint AUGUSTIN, le célèbre évêque d'Hippone. Qui ne le connoît, ce modèle achevé d'un évêque, ce père de la théologie occidentale, ce grand et brillant anneau dans la sainte chaîne de la tradition chrétienne? Plongé dans sa jeunesse dans les erreurs les plus dangereuses, engagé dans les liens de la volupté, cet esprit élevé se fait jour à travers tous les nuages du préjugé, de l'erreur et de la passion; il est converti comme Saint PAUL, converti par une parole de l'apôtre, par la force de la vérité dans la bouche éloquente de Saint AMBROISE, et par les prières de sa mère. Dès lors, maître dans la science divine il s'élève à la connoissance la plus lumineuse et la plus profonde de la vérité et, en même tems le modèle de ses ouailles, à la sainteté évangélique. Cette belle parole qui vient de lui, que le cœur de l'homme est fait pour Dieu et n'obtient le repos qu'en se reposant en Dieu — cette parole n'est que le fruit de sa propre expérience; il la prononça lorsqu'en sortant des orages que la sensualité, l'orgueil et l'égotisme lui avoient suscité, il eut trouvé le salut dans ce port assuré où il jetta l'ancre. L'Enigme de sa vie étoit expliquée et dès lors, vouant les plus beaux dons de la nature uniquement au service de Dieu, d'ennemi acharné de l'Eglise catholique qu'il avoit été, il devint, comme St. PAUL, son victorieux défenseur et le plus formidable adversaire de l'erreur. S'il entraînoit les esprits par son éloquence, il gagnoit aussi les coeurs par sa douceur. Cet évêque d'un petit

endroit insignifiant de l'Afrique devint l'oracle de son siècle; le peuple, les évêques, les Empereurs, tous lui témoignoiént à l'envie leur admiration et leur confiance; et lorsqu'après quarante ans de travaux apostoliques il eut passé à son sauveur, il continua de siècle en siècle à être le docteur, l'oracle de l'Eglise d'occident. Il y a en général peu d'hommes assurément qui aient exercé dans le monde une influence aussi vaste et aussi importante, que l'évêque d'Hippone.

Entre St. JEAN et St. AUGUSTIN est placé un homme d'une figure vénérable, tenant également un livre à la main, et que la thiare dont il est couronné nous dit être un prince de l'Eglise. C'est le Pape GRÉGOIRE PREMIER, dont le poète ne parle pas, mais qu'à juste titre la postérité a nommé LE GRAND. La longue série des successeurs du prince des apôtres offre peu de personages sur lesquels l'oeil se plaise tant à s'arrêter et qu'il considère avec une admiration aussi parfaite que St. GRÉGOIRE. Issu de la plus ancienne et de la plus illustre famille de Rome, celle des Anices, il parvint rapidement à la plus haute dignité civile de cette capitale de l'occident: mais bientôt le dégoût du monde l'ayant saisi, il fut chercher la retraite dans un couvent. Elu chef de l'Eglise par un accord unanime, il fait tout ce qu'il peut pour empêcher que son éléction ne soit confirmée; il s'enfuit, il se cache — mais en vain: il reconnoit enfin qu'il faut faire aux décrets de la providence le sacrifice de ses répugnances. De ce moment il sut parfaitement répondre aux devoirs importants que lui imposoit sa dignité. Son esprit embrassoit également les plus grandes choses et les plus sublimes, comme les plus petites et celles qui paroissoient les plus futiles.

Les circonstances ne le maitrisoient pas, c'étoit lui qui les dominoit. Toujours ce Pape avoit le monde chrétien tout en entier présent à son esprit, et sa sollicitude même s'étendoit loin au delà des bornes de l'Eglise, et lui faisoit conquérir à l'Evangile les peuples infidèles. Entraîné malgré lui dans l'embarras des affaires et de la politique par la confusion de l'Italie, les périls de Rome et les attaques continuelles des Lombards, il se montra toujours le même, toujours grand, juste, sage et bienfaisant. Lui qui sauva Rome des Lombards, qui maintint l'autorité de l'Empereur en Italie, et qui étoit en même tems le plus courageux patron des opprimés contre les abus du pouvoir imperial — il n'en

fut pas moins, pour tous les prêtres, un modèle de modestie et d'humilité. Le nom qu'il avoit pris, de serviteur des serviteurs de Dieu, étoit l'expression sincère de ses sentiments et de sa vocation; il sut, mieux que beaucoup de ses successeurs, réunir l'humble service aux devoirs du commandement, aux qualités de chef et de juge: il remplit ces paroles du Seigneur, „que le plus élevé parmi vous soit comme le moindre et que le maitre soit comme le serviteur.“ En un mot il réunit tout en sa personne, il fut un digne chef de l'Eglise, théologien et docteur éclairé, sage et grand politique, pasteur zélé et père tendre pour ses ouailles.

NEUVIÈME TABLEAU.

Nous voici arrivés avec le DANTE au terme de son voyage; mais son amie n'est plus avec lui; elle l'a quitté, après l'avoir conduit jusques dans l'Empyrée et à l'aspect des bienheureux, et est retournée prendre sa place dans la Rose du Paradis. Le poëte élève vers elle un regard plein de regret et d'amour, et la voit dans sa gloire, sur le throne qui est le prix de sa vertu, environnée des rayons de la lumière divine. Le caractère allégorique de BÉATRICE semble ici s'évanouir et le poëte ressaisit avec vivacité l'idée de sa personne qui jusqu'alors ne s'étoit que foiblement fait sentir. Ce n'est plus la théologie, c'est elle même, BÉATRICE PORTINARI, cette femme noble et vertueuse à laquelle le DANTE a voué l'amour le plus pur, à laquelle il a consacré tout son être et tous ces hommages, c'est elle qu'il aperçoit dans sa gloire et dans son céleste éclat. À sa demande un vieillard doux et aimable et dont le regard est celui d'un tendre père, BERNARD DE CLAIRVAUX, le grand maître de la théologie mystique et de la vie contemplative est venu pren-

dre sa place, pour devenir le guide et le protecteur du fortuné Florentin à qui les plus profonds mystères du ciel vont être dévoilés, dont l'oeil terrestre va être admis à jeter un profond regard dans les abîmes de la divinité. Car, aussi bien que le DANTE n'a pu entreprendre et exécuter son voyage à travers les sphères du Paradis qu'en se laissant conduire par la Théologie, de même à présent qu'il est arrivé au terme de ses desirs qui est la contemplation de l'être divin, ne peut il y parvenir tout à fait que par l'entremise de la Théologie dans son plus beau et plus sublime développement, la contemplation mystique qui — depuis le retour de BÉATRICE — est représentée par St. BERNARD.

St. BERNARD invoque la St. Vierge au nom de son protégé, afin que par son intercession elle lui obtienne de Dieu la grace, que son ame, purifiée de tous ce qui est terrestre et de toutes les souillures qui la ternissent, puisse contempler l'être divin et, après une grace si éminente, ne retomber jamais dans l'avilisse-

ment et dans le péché. BÉATRICE et les autres bienheureux unissent leurs prières à celles du saint Abbé de Clairvaux. Nous ne pouvons nous refuser de rapporter ici une partie au moins de cette belle prière à laquelle nous ne nous dissimulons pas qu'une théologie sévère pourroit trouver à redire.

*Vergine Madre, figlia del tuo Figlio,
Umile ed alta più che creatura,
Termine fisso d'eterno consiglio,*

*Tu se' colei che l'umana natura
Nobilitasti sì, che 'l suo fattore
Non disdegnò di farsi sua fattura.*

*Nel ventre tuo si raccese l'amore,
Per lo cui caldo nell'eterna pace
Così è germinato questo fiore.*

*Qui se' a noi meridiana face
Di caritate, e giùso intra mortali
Se' di speranza fontana vivace.*

*Or questi, che dall'infima lacuna
Dell'universo infin qui ha vedute
Le vite spiritali ad una ad una,*

*Supplica a te per grazia di virtute
Tanto che possa con gli occhi levarsi
Più alto verso l'ultima salute.*

XXXIII. 1 — 12. 22 — 27.

„Vierge mère, fille de ton fils, humble et élevée
„plus que ne le fut une des créatures, terme arrêté par
„le conseil éternel, c'est par toi que la nature humaine
„fut ennoblie au point que son auteur même ne dedai-
„gna pas de devenir son ouvrage. Dans ton sein s'est
„rallumé l'amour qui par sa chaleur dans la paix éter-
„nelle fit germer cette fleur. *) Ici tu es pour nous le
„flambeau du midi auquel s'allume le feu de notre cha-
„rité, et là bas tu es pour les mortels une fontaine
„toujours jaillissante d'espérance. Or celui qui de l'ex-
„tremité de l'univers a vu jusqu'ici l'une après l'autre
„les diverses conditions des esprits, demande par l'ef-
„fet de ta grace la force de pouvoir élever ses yeux jus-
„qu'à la source suprême du salut.“

La prière est exaucée. — Il est permis au DANTE d'envisager la lumière éternelle; mais ce n'est qu'en y fixant un regard ferme et constant, et en fortifiant de la sorte son oeil dans ce bain de lumière, qu'il parvient à en supporter les rayons étincellants. Mais où prendra-t-il des paroles pour exprimer dignement ce qui s'est manifesté là à ses yeux? Cependant il l'essaye avec le secours de celui là même qu'il lui fut alors permis de contempler.

*O abbondante grazia, ond'io presunsi
Ficcar lo viso per la luce eterna
Tanto, che la veduta vi consunsi!*

*Nel suo profondo vidi che s'interna
Legato con amore in un volume
Ciò, che per l'universo si squaderna:*

*) La Rose du Paradis que composent les bienheureux.

*Sustanza ed accidente e lor costume,
Tutti conflati insieme per tal modo,
Che ciò ch'io dico è un semplice lume.*

*La forma universal di questo nodo
Credo ch'io vidi, perchè più di largo,
Dicendo questo, mi sento ch'io godo.* 82 — 93.

„Oh grace surabondante par la quelle il m'a été per-
„mis de fixer la lumière éternelle et de m'en rassasier
„la vue! J'ai vu dans ses profondeurs, contenu par un
„lien d'amour, tout ce que l'univers déploie: j'ai vu la
„substance et ce qui est accidentel et les divers modes
„de leur être, unis d'une manière si surprenante que
„ce que j'en dis n'en est qu'une foible idée. La forme
„universelle de ce lien, je crois l'avoir vue, parceque
„je sens qu'en disant cela mon coeur de joie se dilate.“

Sa vue fortifiée et infiniment au dessus de toutes les
bornes terrestres pénètre encore plus avant dans l'és-
sence de la divinité, et les mystères sublimes, de la tri-
nité et de l'hypostase du divin Logos dans la nature
humaine, se dévoilent à ses yeux.

*Nella profonda e chiara sussistenza
Dell' alto lume parvemi tre giri
Di tre colori e d'una contenenza:*

*L'un dall' altro, come Iri da Iri,
Parea riflesso: e 'l terzo parea fuoco
Che quinci e quindi igualmente si spiri.*

*O quanto è corto 'l dire, e come fioco
Al mio concetto! e questo a quel ch'io vidi
E tanto, che non basta a dicer poco.*

*O luce eterna, che sola in te sidi,
Sola t'intendi, e da te intelletta,
Ed intendente te ami ed arridi:*

*Quella circolazion, che sì concetta
Pareva in te, come lume riflesso
Dagli occhi miei alquanto circospetta,*

*Dentro da se del suo colore istesso
Mi parve pinta della nostra effige:
Perchè 'l mio viso in lei tutto era messo.*

115 — 132.

„Dans la substance profonde et claire de cette sub-
„lime lumière il me sembla voir trois cercles en mou-
„vement, différents en couleur, égaux en grandeur:
„comme des arcs en ciel ils paroissoient se réfléchir
„l'un dans l'autre, et le troisième me parut un feu qui
„procédoit également de l'un et de l'autre des deux pre-
„miers. Ah! que ce que je dis est foible et peu de
„chose pour une telle idée! Et cette idée est si infé-
„rieure elle même à ce que j'ai vu, qu'elle ne suffit
„pas même pour en dire si peu que ce soit. Oh! lu-
„mière éternelle qui seule te reposes en toi même, qui
„seule te comprends et de toi même es comprise, et
„qui en te comprenant t'aimes toi même et te souris:
„cette circulation que mes yeux considérèrent à l'entour
„et qui paroissoit naitre en toi, comme les rayons nais-
„sent l'un de l'autre par la reflexion de la lumière, elle
„me sembloit porter en dedans, et peinte de sa propre
„couleur, notre éffigie, de sorte que ma vue s'y perdit
„toute entière“

Il voudroit s'enfoncer toujours d'avantage dans cette contemplation, voudroit approfondir comment a lieu cette union de la divinité avec la nature humaine — mais il y a des bornes à la connoissance des êtres finis :

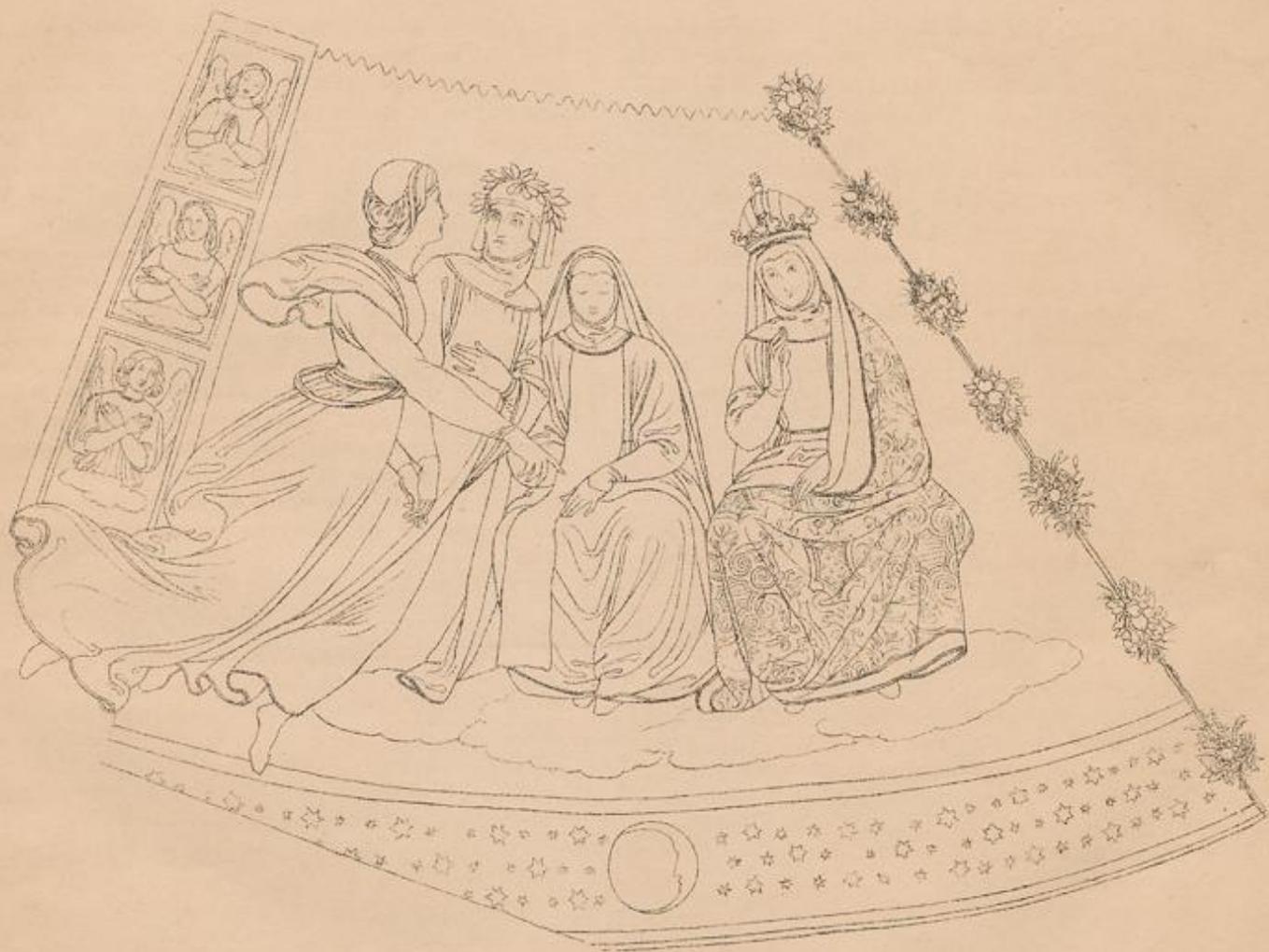
*All' alta fantasia qui mancò possa:
Ma già volgeva il mio disiro e 'l velle,
Sì come ruota che igualmente è mossa,
L'amor che muove il Sole e l'altre stelle.*

„Ici mon esprit ne fut plus capable de saisir aucune image : mais aussi mon desir et ma volonté déjà „étoient changés et semblables à une roue qui tourne „en mouvements égaux, par l'effet de cet amour qui „fait mouvoir le soleil et les étoiles.“

Ainsi se termine ce sublime poëme.

Le beau tableau que nous avons sous les yeux, et qui couronne dignement cette oeuvre, parle assez claire-

ment par lui même. Au bas nous voyons à genoux, d'un côté St. BERNARD, de l'autre le DANTE, et au milieu la St. Vierge qui adore et implore pour notre poëte la grace de la manifestation de l'être divin. L'artiste n'a point fait scrupule de représenter la Trinité selon l'ancien usage chrétien — qui malgré les critiques amères élevées contre lui dès le moyen age, par WIKLEF et même par des théologiens catholiques, semble justifié cependant par les théophanies, tant de l'ancien que du nouveau testament. Cette manière de représenter Dieu le père se fonde particulièrement sur la vision des quatre monarchies du prophète Daniel, où il vit „l'ancien des jours, dont la robe étoit blanche comme la neige et dont les cheveux étoient comme de la laine pure.“ Dès les plus anciens tems de l'Eglise le St. Esprit a été représenté sous la figure d'une colombe, figure sous laquelle il apparut au baptême de JESUS CHRIST; et quant à la figure du fils de Dieu qui s'est fait homme, il ne peut y avoir aucun doute à son égard.



















(105)

ANNO 18. NUM. 105.

REGULICHHEIT.

kurze
Be-
schreibung
der
Kunst
der
Schiff-
bau-
kunst
in
der
Stadt
Düsseldorf
am
17. April 1774



Handwritten text on the left edge of the page, partially obscured by the stamp.

